

**R. COZIEN**

**8 mois de captivité  
au Nord-Vietnam**



**1954**

# AVANT - PROPOS

Ceci ne veut être qu'un récit volontairement très succinct de l'"aventure" vécue et subie par 4 Pères des Missions Etrangères de Paris et la Soeur provinciale des Soeurs de la Charité, d'abord tous missionnaires au Laos. Ce récit est dédié tout à la mémoire du P. MALO, mort en captivité, puis de Mgr ARNAUD, du Père Mainier et de la Soeur Jeanne-Antide du NOYER, tous morts depuis.

La Mission du Laos a été bien éprouvée par les 'événements' qui ont secoué l'ancienne Indochine française pendant plus de 30 ans.

En 1945, il y avait eu le massacre, par les Japonais, des deux évêques, Mgr GOUIN et Mgr THOMINE et de deux Pères, les PP. FRAIX et THIBAUT.

La guerre franco-Viet se rapprochant, il avait fallu évacuer le centre de la Mission, Thakhek, le 23 décembre 1953.

Le 15 février 1954, Mgr ARNAUD, Préfet apostolique et Supérieur de la Mission, les PP. MAINIER, MALO et COZIEN, la Sr Jeanne-Antide du NOYER, remontant à Thakhek, tombent dans une embuscade Viet. Faits prisonniers, jugés, ils sont emmenés en "rééducation" au Nord Vietnam au prix d'une marche de plus de 1.400 kilomètres. Le P. MALO mourra en cours de route et sera enterré sur le bord du chemin. La captivité des autres prisonniers ne prendra fin que le 15 octobre : soit 8 mois plus tard, jour pour jour.

Comment ne pas évoquer aussi le souvenir du P. DUBROUX, de la même Mission, tué le 19 décembre 1959, des PP. TENAUD et DENIS, disparus en 1961, du P. GALAN, tué le 12 mai 1968, sans compter plusieurs Pères Oblats tués dans les mêmes conditions ?

Le 11 mai 1975, tout le Laos a été occupé par les troupes communistes. Quelques mois plus tard tous les étrangers, Pères et Soeurs, ont été expulsés. Un évêque et plusieurs prêtres laotiens, restés sur place, ont passé de longs mois en prison, mais malgré tout l'Eglise du Laos continue !

R. COZIEN

# I. LES ÉVÉNEMENTS

## La situation

Décembre 1953. Le Laos, ayant un climat tropical, nous n'avons que deux saisons : la saison des pluies d'avril-mai à octobre et la saison sèche d'octobre à avril. Le mois de décembre est le mois le plus agréable de l'année : c'est "l'hiver", la température est alors comparable à celle du mois de mai en France, il n'a pas plu depuis deux mois et la poussière commence à régner en maître sur toutes les routes menant à Thakhek.

Thakhek : petite ville du Centre Laos, environ 5 000 habitants en temps normal. Actuellement nous avons de nombreux militaires, français et laotiens. Thakhek est aussi le centre de notre Mission et la ville épiscopale. Notre Mission s'étend en longueur sur près de 600 km, de la frontière du Cambodge à encore près de 150 km au nord de Thakhek. Nous sommes en tout et pour tout 25 Pères des MEP et 4 prêtres laotiens pour cet immense territoire. Un groupe de prêtres se trouve à Paksé au sud (à peu près la moitié). A 250 km au nord de Paksé, à Savannakhet réside un autre prêtre et à encore 130 km plus au nord se trouve donc Thakhek.

Arrivé au Laos en avril 1951, je me trouve pour l'instant en résidence à Thakhek même en tant que Procureur (économiste de la Mission) : ma santé ne m'ayant pas permis d'assurer un apostolat de "broussard". Comme les militaires occupent les bâtiments de l'évêché, Mgr et moi nous habitons dans une maison en pleine-ville.

## L'évacuation de Thakhek

Cette interminable guerre des troupes françaises contre le Vietminh traîne en longueur et on n'en voit pas la fin prochaine. Il y a quelques jours, nous avons appris que les troupes franco-vietnamiennes ont ouvert un nouveau front en constituant le camp retranché de Dien Bien Phu, aux confins du Nord-Laos et du Tonkin. Notre région de Thakhek semble très calme et même, depuis quelque temps, les routes sont assez sûres. Quel n'est pas notre étonnement, au début de décembre, de voir arriver à Thakhek des troupes de choc : Légion, parachutistes, etc. (Ce n'est jamais bon signe...mais nous avons confiance : nous sommes si loin des combats !) Vers le 20 décembre, pourtant, des nouvelles alarmantes et même catastrophiques commencent à circuler en ville : de très violents combats ont lieu à la frontière Laos-Vietnam, à 70-80 km de chez nous, dans les calcaires. Chaque Père est à son poste et s'active à préparer la fête de Noël qui approche.

Le 23 décembre, vers 10h du matin, le colonel commandant la région de Thakhek demande à rencontrer d'urgence notre évêque, Mgr Arnaud. Le P. Ouvrard, de passage à Thakhek, est dans mon bureau ; je lui demande d'attendre un peu. L'entrevue entre l'évêque et le colonel est très brève ; celui-ci part sans dire un mot. Alors Mgr, blême, nous annonce qu'il a reçu l'ordre d'évacuer à Savannakhet toute la Mission catholique et

les Pères de brousse car ni la ville ni la région ne seront défendues. Sous le choc, nous n'arrivons pas à y croire ; c'est invraisemblable et puis...comment faire ? Thakhek est le centre de notre Mission : évêché, procure, école des Soeurs, orphelinat, etc. — sans compter une bonne dizaine de Pères dispersés dans leurs postes de brousse dans un rayon de 50 km.

Pas de temps à perdre. Mgr répartit le travail ; il supervisera les départs, s'occupera d'emballer et d'expédier tout ce qui concerne l'évêché, la procure : registres, argent, tout ce qui a quelque valeur.

Dans l'immédiat il va mettre au courant le P. Nénot, curé de la cathédrale, et la Supérieure des religieuses. Le P. Ouvrard a la lourde tâche de trouver des moyens de transport pour les Soeurs, les orphelins, les Pères et tout le matériel. (Une chance ! un convoi de camions civils est arrivé en ville la veille ; les chauffeurs n'ont pas fret pour le retour et se mettent à la disposition du Père). Quant à moi, en jeep, je vais prévenir les Pères de brousse et leur transmettre l'ordre de rejoindre Thakhek au plus tôt. Tous rejoindront dans la journée et la nuit. Je suis de retour à Thakhek le 24, à 4h du matin : Plusieurs camions sont déjà partis et les Pères de brousse, dès qu'ils arrivent, aident au rechargement et partent eux aussi. Nous devons, dans l'immédiat, rejoindre Savannakhet : 130 km au sud. Le gros des troupes franco-laotiennes se replie à 50 km de Thakhek, au pont de la rivière Se Bang-Fai.

Je quitte Thakhek vers 15 heures, au volant de la jeep débordant d'un matériel hétéroclite, en compagnie d'un catéchiste. Il faut rouler en (...) seuls dans la nuit ; nous ne sommes pas bien fiers ni l'un ni l'autre. Enfin nous arrivons à Savannakhet vers minuit. NOEL ! La messe de minuit va commencer. Je range la jeep dans un coin du terrain de la Mission ; rompu de fatigue et de sommeil, n'ayant presque rien mangé de la journée, je m'affale sur une natte dans un coin et m'endors aussitôt.

Triste fête de Noël ! Le 26 décembre, nous apprenons que la ville de Thakhek a été occupée et pillée par les soldats Viêt-minh. Le 27, Mgr reçoit l'ordre des militaires d'évacuer jusqu'à Paksé (à 250 km plus au sud) les Pères âgés, les Soeurs et tous les biens de la Mission car il est possible que les troupes doivent encore battre en retraite. C'est vraiment la panique dans le commandement français. Mgr me demande d'accompagner les Pères âgés et d'installer à Paksé une procure provisoire pour qu'au moins les Pères de cette région puissent travailler normalement. Nous gardons l'espoir de retourner à Thakhek le plus tôt possible. A la grâce de Dieu !

## La capture

Vers le 15 janvier, nous apprenons que les troupes franco-laotiennes ont repris Thakhek. Un message de Mgr nous annonce que les Pères ont rejoint leurs postes et que lui-même part pour Thakhek où tout a été pillé. Fin janvier, Mgr descend en avion à Paksé et deux jours plus tard, en jeep, tous les deux nous remontons à Thakhek. Quelle désolation ! La ville et toute la Mission sont dans un état : on dirait qu'une bande de vandales a pris plaisir à tout démolir et à tout casser. Mgr décide de rester quelques jours sur place et je reprends l'avion pour Paksé: je ne puis abandonner les Pères âgés qui réalisent difficilement la situation. Quelques jours plus tard, nous voyons arriver à Paksé

les deux camionnettes de la Mission conduites par Mgr et le P. Mainier. Ils pensent rejoindre Thakhek au plus tôt avec tout le matériel. Malheureusement, les nouvelles sont de plus en plus catastrophiques : les Viêt attaquent maintenant les camps militaires du Sud-Laos pour empêcher les troupes de rejoindre le camp retranché de Dien Bien Phu tout à fait au Nord. Le départ est retardé. Les renseignements sont assez pessimistes. Mais l'inactivité nous pèse et le départ est fixé au dimanche 14 février, dans la soirée. Ma présence ne se justifiant plus à Paksé (les Pères vont rejoindre Thakhek par avion), je serai aussi du voyage.

Nous quittons donc Paksé vers 5h du soir pour rejoindre Khamphing, un gros village chrétien à quelques 30 km de Paksé. Les voitures sont chargées à bloc. Nous sommes 24 ou 25 personnes : Mgr, le P. Mainier (nos deux conducteurs), le P. Malo qui s'est joint à nous au dernier moment, la Soeur Jeanne-Antide du Noyer, provinciale des Soeurs de la Charité, et moi-même, puis un groupe de Soeurs et de novices laotiennes ainsi qu'une maman vietnamienne avec 2 enfants en bas âge.

15 février! Réveil à 4h du matin, Messes, petit déjeuner, et... en route. Il fait encore sombre ; les premières lueurs de l'aube nous annoncent une belle journée. La campagne est d'un calme... Il fait même un peu frais le matin. A une cinquantaine de km de Khampheng, des blindés français nous barrent la route. Les militaires semblent très nerveux. Mgr et le P. Mainier vont parlementer avec l'officier commandant le groupe : si nous roulons avant "l'ouverture de route", nous avons une chance de passer car nous savons tous que les Viêt laissent passer les voitures civiles en dehors des convois militaires ; or, s'il y a "ouverture de route", c'est qu'un convoi militaire va passer. La tactique des Viêt est de laisser passer "l'ouverture de route" et de miner les ponts après leur passage car il y a toujours une certaine distance entre ces blindés et le début du convoi. Mais l'officier ne veut rien entendre et nous fait ranger sur le bord de la route. Les blindés et plusieurs CMC remplis de soldats partent bientôt. Que faire ? Nous décidons de continuer notre voyage malgré tout. Bientôt, le P. Mainier a des ennuis avec sa boîte de vitesse. Retour à Paksé pour réparer ? Après de longues discussions nous décidons de continuer notre voyage vaille que vaille.

Vers le km 100 (de Paksé) nous entendons plusieurs explosions ; nous nous en étonnons, ne comprenant pas la cause de ces bruits insolites. Nous sommes vraiment inquiets. Au km 109, le P. Mainier qui conduit la voiture de tête s'écrie soudain : « Regardez là-bas, près du petit pont, à 500 mètres à peu près, ça bouge ! Ce sont certainement les Viêt qui minent le pont ». A l'instant même nous voyons le pont voler en éclats ; sans perdre son sang froid, le Père braque sa voiture dans une rizière à gauche de la route pour essayer de faire demi-tour. Mgr qui nous suit n'a rien vu et s'étonne de notre manœuvre. Il comprend très vite car les Viêt commencent à tirer à la mitrailleuse. Le P. Maigner arrête son moteur et nous attendons jusqu'à ce que les tirs s'arrêtent ; nous sautons de la voiture dans le fossé assez profond. Nous nous interpellons : miracle, personne n'a été touché. Silence... A voix basse, nous nous demandons que faire. Nous allons essayer de repartir en sens inverse : les chauffeurs au volant des voitures et les autres à pied dans le fossé au moins jusqu'au prochain tournant. Dès que les moteurs commencent à tourner nous entendons un sifflement", nous nous couchons dans le fossé. Des balles miaulent à nos oreilles. Un obus de mortier éclate près des voitures et

les pneus sont déchiquetés. Plusieurs Soeurs pleurent. Quand le tir cesse, nous constatons que nous avons chacun le canon d'une mitrailleuse sur la nuque. « Les mains sur la tête et vite dans la forêt » (les ordres sont donnés en français et en laotien).

—oooOooo—

## II. LA LONGUE MARCHÉ

### Premiers jours de captivité

Le soldat qui me tient en joue me donne des coups de mitraillette dans le dos et répète sans cesse : « Mao, mao !! (vite, vite en vietnamien) ». "Ils nous rassemblent dans le lit desséché de la petite rivière et nous font asseoir, les mains toujours croisées sur la tête. Nous nous cherchons du regard : ouf ! Pas un blessé, même pas la moindre égratignure ; cela tient vraiment du miracle.

Les voilà donc ces fameux Viêts dont nous avons tant entendu parler... De petits hommes, habillés d'une tenue kaki-vert, casques en feuilles de latanier, bien camouflés de branches d'arbres, sandales morceaux de pneus de voitures, bien armés. Ils nous regardent haineusement.

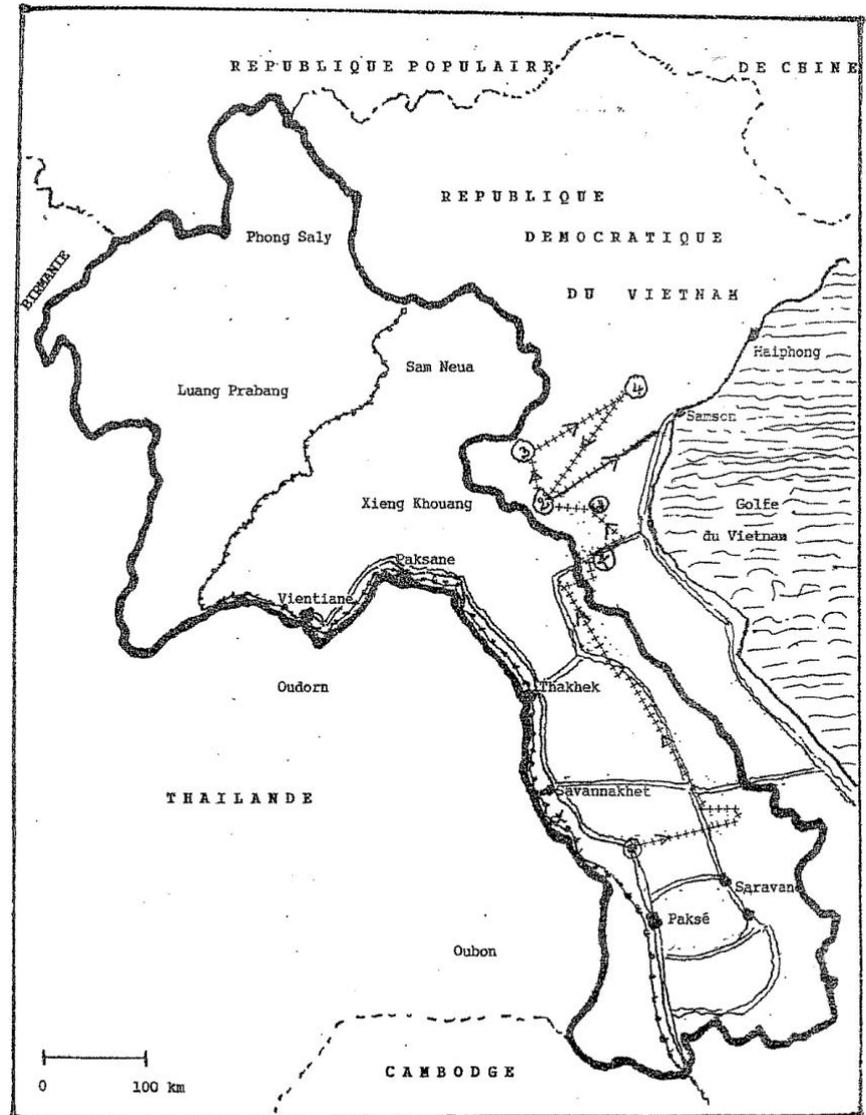
Premier interrogatoire très rapide : « Où sont vos armes ? - Nous ne sommes pas armés, nous ne sommes pas des militaires mais des Pères et des Soeurs de la Mission catholique. - A combien de minutes suit le convoi militaire ? - Quel convoi militaire ? Nous n'en avons jamais entendu parler ; nous ne venons pas de Paksé. — Que faites-vous sur cette route et derrière ces blindés qui viennent de passer ? — Nous allons à Savannakhet et les blindés nous ont empêché de passer. — Nous verrons tout cela.

« Enlevez vos chaussures ! » (Nous savons tous que c'est la première chose que les Viêts ordonnent aux prisonniers européens qui n'ont pas l'habitude de marcher pieds nus ; ainsi ils ne pourront pas s'enfuir). Nous obéissons et quittons nos chaussures. Nous attendons : là un moment qui nous a paru une éternité. Nous pouvons enfin baisser les bras. Les Viêts semblent embarrassés d'avoir attaqué trop tôt ; ils sont vexés de n'avoir capturé que des civils, alors qu'un grand convoi militaire devait passer par là (nous le saurons à notre libération ; un convoi de 150 GMC avec seulement 4 ou 5 soldats par véhicule nous suivait ; avec une telle embuscade ; ils n'avaient aucune chance d'en réchapper). « *Debout ! les mains sur la tête, en colonne, en route !* » Nous refusons de marcher sans nos chaussures et ne bougeons pas. Le chef du groupe s'énerve, se met en colère et braque son arme vers nous. Nous ne cédon pas : c'est notre seule chance de survie. « *Prenez-les, on verra cela plus tard, vite, pas un mot, en route !* »

Vers 10h (?), nous arrivons à ce qui semble être leur camp provisoire, à environ 3 km de la route, ils sont très nombreux et leur embuscade était bien conçue ; malheureusement pour eux nous avons, sans le savoir, déjoué leur plan. Un avion d'observation français survole la route et bientôt nous entendons d'autres avions bombarder les abords de la route et la forêt. Ils sont dû apercevoir quelque chose de suspect nos voitures immobilisées sur la route ont donné l'éveil ; ils voient aussi certainement le pont inutilisable. Le convoi ne viendra pas, d'où la fureur des soldats Viêts. On nous fait asseoir par terre sous les arbres. Nous y restons sans trop oser bouger, il ne faut surtout attiser encore leur colère. Peu de temps après, un soldat tout habillé de noir vient vers nous (nous saurons plus tard que c'est la tenue des commissaires

politiques). Il est hors de lui. « Vous voulez faire croire que vous êtes des civils, mais alors que faites-vous sur un théâtre d'opérations militaires ? — Nous ne sommes pas des combattants et nous pensons que tout le monde a le droit de passer sur la route. — Pourquoi alors circulez-vous en convoi militaire ; l'ouverture de route est passée peu de temps avant vous ? Les militaires ne nous ont pas permis de passer avant eux comme nous le voulions ; nous ne faisons pas partie d'un convoi militaire que nous n'avons jamais vu, nous ne venons pas de Paksé. - Assez discuté ; restez assis là et ne quittez le groupe sous aucun prétexte ou sans être accompagnés d'un gardien, nous ferons feu sans sommation ».

Nous restons à cet endroit toute la journée, près d'une petite source qui, heureusement, nous donne une bonne eau fraîche. Nous encourageons les uns les autres à voix basse, gardait malgré tout bon espoir d'être bientôt relâchés ; nous ne réalisons pas du tout que nous sommes vraiment des "prisonniers". Nous voulons croire à une méprise qui sera vite dissipée. Nous imaginons que les Viêts communistes sont des gens comme les autres. En fait nous sommes tellement hébétés que nous ne réalisons pas du tout ce qui nous arrive. Vers 5h du soir, un soldat nous apporte un, peu de riz et de viande boucanée ; nous avons la permission d'aller boire à la source toute proche. Dans la soirée nous voyons d'autres soldats emmener nos bagages personnels et tout le contenu de nos camionnettes, qu'ils dynamiteront dans la nuit. Nous essayons de rassurer les Soeurs qui, naturellement, ont très peur et...de nous rassurer mutuellement.



- ~~~~~ Mékhong
- Routes
- - - - - chemin parcouru à pied
- ⊕ mort du P. Malo

Un peu avant la tombée de la nuit, le commissaire politique vient vers nous et dit : "Pour des raisons politiques faciles à comprendre et pour le bien de tous (!), il faut séparer les "coupables" des "non-coupables". (long silence). Alors 11 désigne les "Blancs", les "Français" et nous dit : « Vous, les colonialistes français, venez avec moi; vous allez partir tandis que les autres vont rester ici ». Nous essayons de protester, mais rien à faire : 3 soldats nous encadrent aussitôt. Les Soeurs laotiennes, très craintives jusque là, se lèvent et veulent nous empêcher de partir. Elles interviennent auprès du commissaire politique qui ne répond pas un mot. Nous disons aux Soeurs de prendre courage, qu'elles seront bientôt libérées et qu'elles prient pour nous. (Elles seront, de fait, relâchées le lendemain après une bonne séance de propagande). Nous sommes donc 5 "colonialistes" et nous n'avons pas la moindre idée de la grande aventure que nous allons vivre ensemble pendant huit longs mois.

Il y a donc Mgr Arnaud, notre évêque, accablé par cette pensée que c'est lui qui nous a entraînés dans cette histoire, mais qui nous sera très précieux par sa connaissance de la nature et des plantes. Soeur Jeanne-Antide du Noyer, seule femme parmi tant d'hommes, ne connaissant pas la langue, peu habituée à la nourriture et au climat, fera notre admiration par son courage. Le P. Malo, notre doyen, nouvellement arrivé au Laos après son expulsion de Chine, nous sera d'un secours précieux par sa connaissance du monde communiste et surtout sa bonne humeur jusqu'à... sa maladie et sa mort. Le P. Mainier, silencieux, secret, sera notre porte-charge : volontairement, il se chargera de toutes les corvées pénibles et portera les charges les plus lourdes. Quant à moi (il est difficile de se juger soi-même), connaissant très peu le pays ; j'essaierai en toute occasion d'apporter ma quote-part au groupe, étant de beaucoup le plus jeune.

## Premières marches

Les soldats nous conduisent à quelques 200 mètres de l'endroit où sont restées les Soeurs laotiennes et sans perdre de temps notre commissaire politique veut commencer notre "éducation politique" par une "causerie" sur « l'économe de la France dirigée par les Impérialistes américains ». Comme nous ne semblons pas croire ses assertions, il se met en colère : « Bien sûr, pour le moment, vous ne pouvez pas comprendre cela car vous êtes complètement intoxiqués par la propagande colonialiste de la France, dictée par les impérialistes américains ! » Cette première instruction est très longue, faite en laotien, il faut donc traduire chaque phrase en français pour la "camarade-femme" qui ne comprend pas cette "langue". La nuit est tombée depuis longtemps quand la leçon prend fin. « *Collectez quelques branchages pour vous faire des lits, nous allons passer la nuit ici* ». Il nous donne à chacun une couverture (une de nos couvertures qu'ils ont récupérées dans nos camionnettes). Il fait très sombre dans le sous-bois mais nous distinguons quand même l'ombre de la sentinelle qui nous surveille. A travers les branches des arbres, nous voyons les étoiles qui brillent. Malgré la fatigue et les émotions, le sommeil ne vient pas. Tous nous passons notre temps à prier : que le Seigneur nous garde ! Nous sommes trop sous le choc pour parler. Nous voulons encore croire à une libération rapide : ils ne vont pas s'encombrer de cinq civils qui leur seront une charge inutile... Nous ne sommes couchés que depuis quelques minutes, quand notre commissaire nous interpelle : « *Levez-vous ! Nous allons partir immédiatement.*

*Prenez votre couverture. La nuit est très noire, vous serez encadrés par des soldats ; je vous avertis : n'essayez pas de profiter de l'obscurité pour fuir ; vous n'avez aucune chance et puis je ferai fusiller les autres du groupe : vous ne formez qu'un seul groupe et êtes responsables les uns des autres : en un mot vous devez arriver tous les cinq à l'étape ».*

Nous nous mettons en route en file indienne. Un soldat ouvre la marche, suivi de Mgr puis de la sœur, un autre soldat, les PP. Mainier et Malo, encore un soldat ; je suis entre deux soldats. Celui qui est derrière me suit de tellement près que souvent nous nous tamponnons. Cette marche est pénible car nous butons sur la moindre souche que nous ne voyons pas. Il serait facile de se laisser tomber dans les broussailles et personne n'y verrait rien, mais...nous sommes solidaires.

Premier arrêt vers 2h du matin. Nous sommes rompus de fatigue ; nous nous reposons et dormons un peu sur un grand rocher dans une belle clairière. Le clair de lune est magnifique et le bruit d'une cascade tout proche nous apporte une note de joie. La forêt est si calme, et nous croyons faire un mauvais cauchemar. Personne ne dit mot ; cette marche à laquelle nous ne sommes pas habitués nous a coupé les jambes. Nous arrivons enfin à dormir un peu. Au petit matin, après avoir bu un peu d'eau à la cascade, nouveau départ. Nous marchons environ une dizaine de km. et nous arrivons à un grand village qui semble être le camp de base des Viêts. Des soldats, très nombreux, tout couverts de branchages, s'apprêtent à partir en opérations. On dirait de petits buissons qui se déplacent. Ils n'ont pas un regard vers nous. On nous parque au pied d'un grand arbre et nous aurons le loisir d'en faire le tour pour éviter le soleil car cette journée du 16 février est une journée très chaude. On nous donne un peu d'eau à boire. Ce n'est que vers 10h que nous avons notre premier repas : riz gluant cuit à la vietnamienne (ce n'est pas fameux), sel et viande boucanée. Nous n'aurons notre deuxième repas qu'à la tombée de la nuit. Aussitôt après le premier repas, première fouille (nous en aurons vite l'habitude ; c'est un genre de manie chez eux : tous les trois ou quatre jours). Pendant ce temps nous voyons "notre" commissaire politique étudier ostensiblement les papiers pris dans nos voitures. Vers minuit, nouveau départ. « *Il faut marcher pendant la nuit pour éviter les avions français* ». Nous marchons : jusqu'au matin ; la forêt est touffue, les moments de repos sont rares et très courts. L'arrêt n'a lieu que vers 10h du matin. Il fait une chaleur ! (entre 25 et 30° à l'ombre). A bout de forces, nous n'avons même pas le courage d'aller nous désaltérer à la rivière voisine et puis...il y a plus urgent (et ce sera notre souci constant) : il faut réparer nos chaussures. Pour ma part, je n'ai qu'une pauvre paire de sandales chinoises qui ne sont certainement pas faites pour ce genre de marche, elles lâchent de partout : la Soeur se montrera très experte dans cet art de réparer nos chaussures.

Le nouveau départ, vers 7h du soir, à la tombée de la nuit, est très pénible : les jambes sont raides et il faut marcher, marcher... Nous essayons de prier un peu, mais notre attention est trop tendue ; il faut suivre et essayer de ne pas buter dans une souche : surtout pas de blessure aux pieds. Heureusement vers 4h du matin, nous arrivons à une "maison de rizière" (genre de baraque, que les paysans construisent pour surveiller le riz nouveau qui pousse. Il faut faire du bruit pour écarter les bêtes : sangliers, cerfs et autres animaux attirés par cette herbe tendre). Nous montons dans la maison bâtie sur pilotis

et là, à bout de forces, nous nous couchons sans même défaire nos couvertures. Il faut récupérer et vite ; nous ne savons jamais combien de temps va durer une pause. Au cours de cette journée, un avion français d'observation, un "mouchard", survole à plusieurs reprises notre cabane et semble s'y intéresser. Nos gardiens sont nerveux et inquiets ; ils nous poussent dans le fond de la maison ; ils nous font même enlever nos lunettes : « *Vous pouvez faire des signaux avec ces verres !* » Nous ne sommes sans doute pas très éloignés de la route Paksé-Savannakhet car nous entendons au loin des bruits de moteurs. Dès le coucher du soleil, re-départ en catastrophe. Il faut marcher vite et, en silence : nos gardiens sont de plus en plus nerveux. Ce n'est qu'au petit matin qu'est donné le signal de l'arrêt. Nous sommes au bord d'une petite rivière. Nous avons la permission de boire de l'eau que nous puisons dans de petits trous faits dans la pierraille : « Les colonialistes n'ont pas l'idée de filtrer leur eau de cette façon ! »... Le repas, toujours le même, est expédié très vite : il faut réparer les chaussures et reprendre des forces. Nous quittons cet endroit frais et tranquille alors qu'il fait de plus en plus chaud dans les sous-bois ; c'est vraiment étouffant. Heureusement notre marche n'est pas bien longue ce jour-là : vers 6h du soir nous arrivons dans un grand village "kha" qui semble être le P.C. de nos soldats qui sont contents d'être débarrassés de nous.

## Le jugement

"Notre" commissaire politique (comment et pourquoi nous a-t-il rejoints ?) réquisitionne d'autorité une maison : les habitants doivent déguerpir sur le champ et se réfugier dans leur minuscule cuisine. On nous attribue à chacun un endroit de la pièce qui devait servir de salle commune à la famille. Interdiction absolue de sortir sans être accompagné d'un gardien : « *Vous serez abattus sans sommation si on vous voit seuls* ».

Nous devons garder le silence et interdiction absolue de parler aux indigènes, qui semblent terrorisés et nous regardent avec curiosité. Bien entendu nous commençons tout de suite par la réparation des chaussures ; puis nous en profitons pour nous reposer et enfin dormir sur une surface plane. Enfin un repas digne de ce non nous est apporté : du bon riz gluant (ce riz de montagne cultivé sur brûlis a une saveur spéciale très agréable) ; le piment donne du relief à la viande boucanée que nos hôtes ont dû nous préparer. Nous avons même une tasse de thé. Et maintenant attendons la suite ; que peut-il nous arriver de pire ? (Heureusement que nous ne connaissons pas l'avenir...)

Une bonne nuit de sommeil nous a permis de refaire un peu nos forces et nous nous sentons revivre. Tous, nous souhaitons que cette halte se prolonge quelques jours. Nous prions beaucoup car nous sentons que quelque chose va se passer ici dans ce village : notre sort va sans doute se jouer dans ce coin perdu. Nos espoirs d'une libération prochaine ne sont pas éteints. Les ordres sont vraiment très stricts et dès que nous bougeons un peu le gardien pointe son fusil.

Voilà presque 24h que nous sommes là. Vers 5h du soir, deux soldats entrent et demandent : « *Lequel est le camarade Arnaud ? — C'est moi ! — Suis nous* ». Subitement l'inquiétude nous saisit : peur atroce d'être séparés. Monseigneur reste absent un temps qui nous a paru interminable. A son retour et, quoique tenu au silence, il profite d'une brève absence du gardien pour nous dire qu'il vient de subir un interrogatoire très serré,

tout en laotien, devant une sorte de tribunal. Maintenant c'est le tour du P. Mainier. Quand il revient, les soldats m'appellent.

Inutile de dire que je tremble de peur ; puis tout à coup je pense à cette parole de l'Evangile : « *Lorsqu'on vous traînera devant les tribunaux en mon nom, ne vous préoccupez pas de ce que vous direz, le Saint-Esprit parlera pour vous* ». C'est donc calme que je pénètre dans la petite pièce où se tient le tribunal. Trois soldats sont assis derrière une table ; derrière eux encore trois ou quatre soldats debout, un garde armé reste près de moi. Celui qui semble être le président, le juge principal me fait asseoir sur un petit tabouret ; je l'en remercie. Je m'étonne de n'avoir plus aucune peur. Ils semblent tous parler très bien le français mais s'obstinent à mener tout l'interrogatoire en laotien, sauf certains mots qui sont précisés en français (car mon laotien n'est pas bien riche). Interrogatoire d'identité d'abord : non, âge, noms des parents, grands-parents, leur métier, mes études puis mon arrivée au Laos.

*« Alors tu prétends que tu es prêtre depuis décembre 1950 et que tu es arrivé au Laos en avril 51 ; tu sais bien que cela ne peut pas être vrai, tu es un menteur et un espion ; tu nous prends vraiment pour des imbéciles. On ne peut être prêtre avant 28 ou 29 ans et toi tu oses dire que tu l'as été à 24 ans ! Les études sont très longues. C'est donc un premier mensonge qu'il faudra nous expliquer. D'autre part, nous avons trouvé dans tes affaires un drapeau français, des papiers militaires, un revolver et il y avait des balles dans vos voitures dans ta valise. Que peux-tu répondre ? »*

*— Vous savez aussi bien que moi que tout cela est faux : je n'ai jamais possédé de drapeau français et encore moins de revolver pour la bonne raison que je ne saurais pas m'en servir : regardez mes papiers, vous verrez bien que je n'ai jamais été militaire puisque, malade, j'ai été dispensé du service militaire. Quant à l'âge pour être prêtre, vous êtes mal renseignés, d'autres prêtres ont été ordonnés plus jeunes que moi. »*

*— Tu mens tout le temps, notre patience a des bornes. Tout le monde sait que tous les Français sans exception font leur service militaire et puis si tu avais été si malade pour en être dispensé comment t'a-t-on jugé en assez bonne santé pour venir au Laos ? Et puis, on t'a vu en compagnie d'officiers français. Tu es d'ailleurs toi-même officier, officier de renseignements, à qui on a fait apprendre le laotien pour faire de l'espionnage et mieux agir contre nous. Tu sais bien qu'il y a des officiers déguisés en prêtres qui font de l'espionnage. Comment peux-tu prouver que tu es un vrai prêtre et non un espion ?*

*— Je ne connais pas de prêtres qui font de l'espionnage et je n'en ai jamais entendu parler. Mais si j'étais un officier et un espion, vous me croyez assez stupide pour me laisser prendre de cette façon ? vous dites n'importe quoi, tous les papiers qui sont en votre possession vous prouvent que nous sommes des missionnaires et rien que des missionnaires. Vous êtes assez bien renseignés pour savoir que nous ne faisons pas de politique et encore moins la guerre ; nous ne sommes jamais armés. Dans notre apostolat nous rencontrons des Français comme des Laotiens ou des Vietnamiens, nous ne faisons aucune distinction entre les personnes... »*

Je m'étonnais moi-même de mon audace et de mon assurance, alors que devant moi je ne voyais que regards haineux.

Cet interrogatoire me semblait sans fin. Un moment, le "président" me propose un peu d'eau que j'accepte. Alors il me dit « *d'admirer les soldats du peuple qui, eux, traitent leurs prisonniers avec humanité et bonté* »... L'interrogatoire reprend : questions sur ma vie au Laos, sur mes compagnons de captivité, sur ce que je pensais d'eux, de leur politique, etc... Ils, disent ne pas comprendre pourquoi j'étais venu librement au Laos, pourquoi je ne me sentais pas "exploité" par mes supérieurs qui m'utilisaient, que s'ils me libéraient, je resterais au Laos pour le bien des Laotiens, etc, etc. A la fin, excédé, je leur dis:.. « *Arrêtez cet interrogatoire qui ne mène à rien. Vous savez très bien qui nous sommes, que nous ne sommes coupables de rien si ce n'est de nous être trouvés sur la route au moment de votre embuscade et ainsi de l'avoir fait rater, alors que nous n'avions jamais entendu parler d'un convoi militaire. — Va rejoindre les autres et surtout ne dis à personne ce qui s'est passé ici !* »

(Ce n'est que très longtemps plus tard que nous avons entendu parler de ce jugement : en fait nous avons été jugés coupables d'espionnage sur un terrain d'opérations militaires et comme tels nous devons être traités comme des prisonniers politiques).

Les interrogatoires de Mgr et du P. Mainier ont été identiques au mien et le P. Malo nous dit combien cela ressemblait étrangement à son jugement en Chine populaire. Les gardiens n'appellent ni le P. Malo ni la Soeur. Le lendemain, dans l'après-midi, deux soldats armés viennent nous chercher, nous conduisent sur la grande place du village et nous font monter sur un gros tronc d'arbre. D'autres soldats font rassembler devant nous 3 à 400 villageois qu'ils ont convoqués des villages voisins. Quand le calme est obtenu, un commissaire politique leur fait, en laotien, un discours, très violent contre les colonialistes français. « *Regardez ! ce sont ces officiers français-là qui vous ont opprimés depuis si longtemps ; ils, vous ont gardés dans l'ignorance, etc...* » Cette diatribe n'en finissait pas ; les gens écoutaient en silence sans manifester aucun sentiment ; je me suis demandé s'ils comprenaient ce qu'on leur racontait car s'ils en avaient cru le dixième ils auraient dû pour le moins nous lyncher. Enfin vint le couplet, que nous commençons à bien connaître, des bienfaits apportés par la "libération" et le nouveau régime. Le discours terminé, les villageois sont repartis petit à petit les uns après les autres sans dire un mot : l'orateur devait être bien déçu.

Un moment plus tard, revenus dans notre maison-prison, nous remarquons une animation anormale dans le village ; ce sont très certainement de grands préparatifs de départ et il y a de fortes chances que nous soyons du convoi. Dans la soirée des soldats viennent quérir l'un de nous pour aller chercher du riz au village voisin. Le P. Mainier se porte volontaire mais...nos chaussures ont disparu. Réclamations ; rien à faire ; le Père doit faire toute la corvée pieds nus. (Il souffrira beaucoup et longtemps des blessures faites à la plante des pieds par des gravillons). A son retour, on nous distribue notre ration de riz pour 5 jours : 70 rations pour nous 5 (la ration étant le contenu de la boîte de lait concentré Nestlé). Comment porter tout ce riz ? Heureusement nous avons dans nos affaires un gros, pantalon dont nous ficelons les jambes, nous le remplissons de riz et

mettons le reste dans des "boudins de riz" que les soldats nous donnent. Dernière révision, nous voilà prêts pour le départ. Ce qui nous préoccupe le plus, c'est le problème de nos chaussures : à notre arrivée, les soldats nous les avaient enlevées mais nous n'en voyons plus trace. Nous ne sommes pas capables de faire une seule étape sans nos chaussures. Le moral est au plus bas, tout espoir de libération a disparu et nous nous posons tous la même question : allons-nous tenir le coup si ces marches se prolongent ? Où allons-nous ? Combien d'entre nous arriverons au but ? D'un commun accord nous décidons de ne pas faire un seul pas sans nos chaussures. Ils n'oseront pas nous brutaliser ou nous tuer au milieu d'un grand village, tandis qu'après...

## La "longue-longue" étape

Lundi 23 février ; le jour commence à poindre, il doit être dans les cinq heures. La journée sera belle, chaude, sans nuages ; nous entendons les oiseaux chanter dans la forêt toute proche. "Levez-vous. Prenez vos affaires, le riz, sortez, vous allez partir." Inquiets, nous demandant ce qui allait encore nous arriver, nous descendons les marches de la maison et sommes aussitôt entourés de soldats en armes. Un commissaire politique vient vers nous. "Commencez par enlever ces habits de prêtres ; cette robe noire est réservée aux vrais prêtres et vous, espions Français, vous n'avez pas le droit de porter cet uniforme. A partir de maintenant vous êtes des prisonniers politiques et serez traités comme tels. Trois d'entre vous, les plus valides, seront attachés comme les prisonniers militaires. Après une rapide concertation, nous acceptons de quitter nos soutanes ; la Soeur pourra garder son grand habit blanc mais devra le recouvrir d'une grande blouse noire moins repérable par les avions. Les soldats nous attachent les coudes derrière le dos, à Mgr, au P. Mainier et à moi-même. Je n'aurais jamais imaginé avoir l'honneur d'être attaché avec des cordes semblables à celles de nos martyrs d'autrefois et vues si souvent à la salle des Martyrs à la Rue du Bac.

Les soldats nous aident à installer nos boudins de riz et notre couverture. Mais quand le chef donne l'ordre de départ, nous refusons de faire un pas tant que nous n'aurons pas nos chaussures. Les soldats se mettent en colère mais rien n'y fait. Ils vont alors chercher commissaire politique. Même résultat. (Nous savons qu'ils sont d'autant plus gênés que nous avons vu les souliers du P. Mainier liés sur le sac d'un soldat). Le commissaire politique s'énerve ; les villageois se sont rassemblés pour regarder la scène. Devant notre obstination, le commissaire politique cède et ordonne de nous redonner nos chaussures.

(On donnera au P. Mainier une paire trop petite pour lui mais c'est mieux que rien). Ouf ! Nous respirons ; nous nous encourageons du regard et en avant !

Trois soldats encadrent alors notre petit groupe et celui qui semble être le chef nous attribue à chacun une place dans la colonne ; je suis le dernier, juste derrière la Soeur. Au moment du départ, nous voyons déboucher de l'autre bout du village une longue file de prisonniers ; ce sont des Laotiens, anciens chefs de villages et fonctionnaires du "*gouvernement impérialiste et réactionnaire de Vientiane*". Ils sont encore plus ligotés que nous, une corde les reliant les uns aux autres.

Nous sommes tout à fait en queue de colonne. Au cours de cette première journée nous faisons mieux connaissance avec notre "chef". Il se dit "adjudant", parle très bien le laotien mais pas un mot de français. Il se vante d'avoir tué de nombreux soldats français. Les premiers jours il sera très sévère pour tous les prisonniers mais deviendra petit à petit plus humain tout en restant "service-service". Il s'avère qu'il connaît très bien la région et les villageois qui semblent le craindre. "Il y a cinq ans que je suis dans ce coin", dit-il. Les autres soldats feront leur travail comme des automates, sans jamais nous adresser la parole.

Notre vie est très simple : départ dès le point du jour ; en principe, toutes les heures nous avons 5 minutes de repos. Vers 10-11h, arrêt pour le premier repas de la journée, en général près d'une source ou d'un point d'eau ; au menu, riz gluant, piment et quelques herbes de la forêt.

Les prisonniers laotiens cuisent le riz pour tout le monde la nuit car il ne faut pas que les avions repèrent la fumée. (Nos gardiens nous ont fabriqué des cuillers en bambou et nous ont donné à chacun un gros bambou creux qui nous sert à mettre la provision d'eau pour la route). Cette halte de 10h se prolonge en général jusque vers 4 ou 5h de l'après-midi car il fait de plus en plus chaud. Si jamais nous prenons du retard, notre adjudant nous fera marcher aussi pendant les heures chaudes : il doit faire entre 35° et 40°C à l'ombre et l'air est très étouffant dans les sous-bois. On arrive à supporter la faim, mais la soif, elle, est atroce et la provision d'eau contenue dans le bambou est vite épuisée. L'arrêt du soir ne se fait qu'à la tombée de la nuit ; le repas est vite expédié pour pouvoir faire la révision des chaussures tant qu'il y a encore un peu de lumière.

Les premiers jours de marche sont pénibles et sinistres ; défense absolue de parler. Les bras attachés derrière le dos nous empêchent de rééquilibrer nos boudins de riz qui glissent constamment de l'épaule ; que de contorsions pour les remettre en place ! Nous ne pouvons ni manger ni boire seuls car les mains ne peuvent atteindre la bouche. Le P. Malo et la Soeur nous donnent la becquée. Réaction nerveuse sans doute : la première fois nous éclatons de rire à la stupéfaction des gardiens... Ces premières marches nous semblent interminables. Aux haltes, petit à petit nous osons parler et nous profitons de l'inattention des gardiens pour desserrer un peu nos liens. Le premier soir, après le repas, nous voyons les gardiens attacher les Laotiens deux à deux et dos à dos (Comment vont-ils pouvoir dormir ?) Heureusement "L'adjudant" fait signe aux soldats que ce n'est pas la peine de nous attacher ainsi. Ce premier soir, nous couchons en pleine forêt ; chacun essaie de trouver un endroit à peu près plat. Mgr, discrètement, m'aide à relâcher un peu mes liens : la marche du lendemain sera moins pénible. (Nos gardiens ne vérifieront jamais ces liens qui deviendront peu à peu symboliques ; nous garderons quand même pendant toute la première partie du voyage de crainte d'un contrôle inopiné.

Le deuxième jour, notre chef s'arrangera pour faire étape dans un village car ainsi lui et ses soldats peuvent se reposer : c'est la milice du village qui est responsable de la garde "*des ennemis du peuple*". En général, (tant que nous resterons au Laos), les villageois seront très bienveillants à notre égard ; ils nous cuiront notre riz et y ajouteront même quelques condiments (coutumes d'accueil de ces gens simples). Bien sûr, ils resteront très réservés, par peur des soldats. Ils viennent parfois nous 'observer' de très près en silence ; certains d'entre eux n'ont jamais vu de "Blancs" et ils s'étonnent de nous

entendre parler le laotien que certains hommes connaissent un peu (ces tribus montagnardes parlent un dialecte spécial).

Le troisième ou quatrième jour, harassés par une marche sous un soleil torride ; nous arrivons en vue d'un grand Village. Nous ne pouvons, hélas, y pénétrer car le village est "kalam" (interdit aux prisonniers : notre présence offenserait le génie du village). Nous couchons donc en pleine forêt, y dormant très mal car le sol est inégal et il y a toujours une souche ou un morceau de bois qui nous empêche de trouver un sol à peu près uni.

Séjour : enfin la journée de repos tant attendue. Nos deux gardiens nous quittent sans un mot, mais notre "chef" nous reste. Nous n'en sommes pas fâchés, nous sommes habitués à lui et au fond ce n'est pas un mauvais bougre. Tous ces derniers jours nous avons marché plein Est et, d'après Mgr, nous devons nous trouver dans la région de Saravane. On nous distribue de nouvelles rations de riz (les stocks' de riz sont ainsi répartis dans la forêt ou dans les villages à une distance de 5 jours de marche les uns des autres, ce qui constitue une bonne organisation).

Pendant cette journée de repos, la Soeur a réussi tant bien que mal à réparer nos pauvres chaussures. La fatigue, qui commence à s'accumuler, ne s'est pourtant pas dissipée et le départ pour une nouvelle étape est très pénible, surtout que la chaleur devient de plus en plus forte. Ah ! Cette soif !! Nous suivons maintenant une petite piste qui va plein Nord. Dans l'après-midi de ce premier jour, nous devons traverser des brûlis encore fumants (les montagnards font brûler la forêt et sèment ensuite le riz dans la cendre). La chaleur est insoutenable et nous suffoquons. Peu de temps après, heureusement, nous arrivons à une rivière assez large qu'il faut traverser sur une simple poutre. La Soeur a le vertige ; je l'aide à traverser tandis que le gardien porte ma charge de riz. Le chef, fatigué lui aussi sans doute, donne le signal de l'arrêt. Nous plongeons la tête dans l'eau et remplissons nos bambous d'eau fraîche : il faut toujours être prêts à repartir. Le soir venu, le chef nous dit que nous devons désormais faire cuire notre riz nous-mêmes, mais interdiction d'allumer du feu dans la journée : les avions verraient la fumée. Il faudra donc chaque soir, en arrivant à l'étape, essayer de trouver du bois mort et sec et le matin, très tôt, se lever avant le jour pour cuire le riz. (Jusqu'à présent les prisonniers laotiens cuisaient le riz pour tout le monde)... Mgr avait bien jugé de l'orientation car le 4e jour nous traversons l'ancienne route qui reliait. Savannakhet à Vinh, pauvre route. Tous les ponts sont brûlés et l'herbe pousse partout. Et notre marche continue ; fatigue ; chaleur : quelle soif ! Enfin arrive la nouvelle journée de repos.

C'est là, en pleine nature, que notre "adjutant" nous quitte sans dire un mot. Nous allons le regretter. Notre nouveau chef ne parle que vietnamien, et surtout il n'entend rien à la forêt ; l'allure des marches et surtout la nourriture vont s'en ressentir. On nous a donné des rations de riz vietnamien ; vieux riz de 2 ou 3 ans. Il aurait fallu le laver 2 ou 3 fois avant de le faire cuire, tellement il a le goût et l'odeur de poussière. Mais notre nouveau chef ne veut rien entendre : directement du sac dans la marmite ; il faut vraiment avoir de l'appétit pour le manger.

Ce mauvais riz sera le commencement et la cause des souffrances et de la mort du Père Malo. Ayant été opéré l'année précédente de la vésicule biliaire, le Père ne peut

digérer ce riz et dès le lendemain il commence à vomir ; rien ne passe et bientôt il ne pourra plus rien manger. Mgr me demande d'aller trouver le chef ; il ne veut rien entendre ; seule consigne : marcher, que l'on mange ou non. Les soldats obéissent, "bêtes et disciplinés" ; seul l'un d'entre eux aura de temps en temps un geste d'humanité, mais à l'insu des autres. Ils font ostensiblement leur séance d'autocritique chaque soir. L'adjudant était connu, et les villages nous recevaient (volontairement ou non), notre nouveau chef ne se préoccupe même pas de savoir si nous sommes à proximité de villages : il faut dormir dans la forêt à l'endroit où l'arrêt est décidé.

Lors de la première marche, sans doute pour montrer son autorité et se faire bien voir de son chef, un soldat arrache au P. Malo son chapelet.

« *Défense de parler ! A qui parles-tu ?* » Nous laissons passer l'orage ; on s'arrangera plus tard. Nous avons appris qu'à chaque changement de gardiens, il faut se tenir sur ses gardes : au début ils sont toujours très sévères puis ensuite, la fatigue aidant, cette surveillance se relâche.

Nous avons profité du départ de l'adjudant pour enlever complètement nos liens. Sous prétexte que les nuits sont froides, nous en avons profité aussi pour remettre nos soutanes, d'abord seulement la nuit puis petit à petit nous les avons gardées toute la journée. Nous voulons montrer clairement aux rares autochtones que nous croisons qui nous sommes et par la suite nous ne pourrions que nous féliciter de cette initiative.

D'après les calculs du P. Mainier, nous parcourons entre 40 et 45 km par jour sur de très mauvaises pistes. La chaleur est devenue épouvantable et de plus en plus étouffante ; la soif nous torture à longueur de journée : nos bambous sont vraiment trop petits d'autant plus que la règle des arrêts toutes les heures n'est plus du tout respectée.

Notre riz est de plus en plus dégoûtant. Quelques jours plus tard, nos difficultés s'aggravent encore ; un matin, la Soeur se réveille très malade : tête lourde, vertiges, jambes enflées ; elle a de grosses difficultés à marcher. (Nous saurons plus tard que ce sont les symptômes du bériberi). Il faut la guider car à certains moments elle ne voit même plus la piste. Elle se place donc derrière moi et je la guide avec un bâton. Nous intervenons auprès du chef qui ne veut rien entendre : il faut marcher quand même ! Le soir, à l'arrêt habituel, le P. Malo et la Soeur s'écroulent de fatigue. Heureusement nous nous sommes arrêtés dans une "maison de rizière".

Le matin, avant qu'il ne fasse jour, le P. Mainier et moi, nous nous levons pour préparer un peu d'eau de riz pour le P. Malo et cuire notre pauvre riz. Le signal du départ est donné ; nous aidons la Soeur à se lever. Mgr et le P. Mainier encadrent le P. Malo qui n'arrête pas de vomir ; je traîne la Soeur au bout de mon bâton. Nous ne parlons pas ; un seul désir, une seule volonté : arriver à l'étape. Le gardien qui ferme la marche derrière la Soeur ne cesse de nous houspiller parce que nous ralentissons la marche. Tout à coup la Soeur tombe ; le gardien perd son sang-froid et de colère arme son fusil : "*C'est à cause de cette femme que nous ne pouvons pas avancer plus vite*". Sans réfléchir, je me jette entre la Soeur et le soldat et appelle les autres. Toute la colonne a entendu et s'arrête. Les autres soldats viennent voir ce qui se passe : la Soeur étendue par terre et le soldat qui braque son arme sur elle. Nous essayons de les raisonner : nous faisons tout notre

possible mais il est évident qu'avec nos deux malades nous ne pouvons pas marcher aussi vite que les autres prisonniers. Le chef, un instant paraît gêné et donne l'ordre à ce gardien "au sang chaud" de marcher en tête de la colonne. Il nous rappelle cependant que nous devons tout faire pour ne pas retarder la colonne qui doit arriver dans les délais à l'étape. Puis il nous rappelle le principe : "*tout prisonnier, malade ou non, doit suivre ; celui qui ne peut pas suivre sera exécuté.*" Notre nouvel accompagnateur est plus coulant et nous aide même quelquefois.

Au soir du 3e jour, il commence à pleuvoir (ce qui est très rare en cette saison) ; nous sommes trempés avant d'arriver à la halte du soir.

Nous sommes logés dans une petite maison laotienne ouverte à tous les vents. Nous grelottons de froid dans nos habits mouillés. Nous nous blottissons les uns contre les autres pour résister au froid du petit matin. Peu de temps avant le lever, le P. Mainier me prévient qu'il a une crise de paludisme : il tremble de fièvre, transpire abondamment et se demande s'il va pouvoir partir...Que faire ? Il faut qu'il se lève.

Heureusement au moment du départ la fièvre est un peu tombée mais il manque de force. Nous nous partageons sa charge de riz. Souhaitons qu'il se remette très vite car sans son aide nous n'avons aucune chance de nous en tirer ; c'est lui qui porte toujours les plus lourdes charges et aide tout le monde. Le soir, à la halte, il va bien mieux et le lendemain il ne se ressentira plus de cet accès subit de fièvre.

A la pause de 10h, nous sommes gardés seulement par un laotien qui tient son fusil... à l'envers, par le canon. Nous enfuir en l'assommant... Pour aller où ? Nous chassons vite cette pensée : des missionnaires assommer un laotien ! Mgr, d'après la configuration du terrain, pense que nous devons être à la hauteur de Thakhek.

Le lendemain soir, nous apercevons au loin les premières montagnes calcaires de la chaîne annamitique ; Mgr ne s'est pas trompé. Dans la journée nous traversons ce qui a été le camp militaire de Naphao : tout a été détruit au moment de l'attaque Viêt de décembre. Nous prions pour les pauvres militaires français ou laotiens venus mourir dans ce coin perdu.

Les survivants sont sans doute prisonniers eux aussi. Nous avançons toujours vers le Nord et le lendemain matin nous entendons au loin le bruit du canon... Nous entrons dans une zone de combats ?! Quelque temps Plus tard, traversant une plaine de rizières, un avion d'observation français nous repère et nous n'avons que le temps, en courant le plus vite possible, d'atteindre un petit bois quand les bombardiers arrivent et nous mitraillent : se faire tuer en ce moment par des balles françaises, ce serait un comble ! Bien heureusement les bombes tombent un peu plus loin : il y avait une autre colonne de soldats Viêts qui passaient hors de notre vue car, à la pause, nous voyons passer des brancards avec des blessés. Que c'est affreux, la guerre ! A partir de ce jour-là, nous devons porter sur le dos et la tête une couronne de bambous dans laquelle nous piquerons tous les matins des feuillages frais et, dès (...) À la moindre alerte, nous devons nous grouper tous les 5 pour "*former un buisson*".

Ce même soir, le bruit du canon se rapprochant, nos gardiens semblent perplexes et très nerveux ; nous nous arrêtons plus tôt que d'habitude. Toutes les suppositions vont bon train mais... nous ne sommes pas fâchés d'avoir un peu de repos supplémentaire, surtout que nos malades ne vont pas bien du tout. Le P. Malo ne s'alimente pratiquement plus, et la Soeur se traîne sur la piste avec un courage surhumain. Nous n'avons même plus le courage et la force de nous faire des lits de branchage et nous nous couchons à même le sol, dans n'importe quelle position. Il semble que le bruit du canon se rapproche encore. En pleine nuit, départ en catastrophe. Cela doit aller mal car nous rebroussons chemin. L'obscurité est complète dans le sous-bois et la Soeur bute dans toutes les souches que nous ne voyons pas. Arrêt au petit matin ; nous nous endormons aussitôt. Le soleil est déjà très haut quand le départ est donné. Nous empruntons une nouvelle piste et à notre grand étonnement nous allons droit vers les calcaires que nous savons infranchissables cet endroit. L'après-midi, repos dans une petite clairière au pied de la montagne. « Reposez-vous bien car demain nous devons franchir cette montagne ! ». Très inquiets, nous nous demandons comment nous allons pouvoir grimper dans l'état de fatigue extrême où nous sommes tous les cinq.

Départ à la pointe du jour et déjà la piste monte : c'est très pénible car ces faux plats coupant les jambes. Mgr et le P. Mainier traînent vaille que vaille le P. Malo ; je tire de toutes mes forces sur le bâton auquel s'accroche désespérément la Soeur qui ne tient plus sur ses jambes et est presque aussi souvent par terre que debout. Enfin au bout d'environ deux heures de cette montée très très pénible, nous arrivons au pied de la montagne qui nous surplombe presque à pic. Nous voyons alors des échelles de bambous accrochées à la montagne dont on ne voit pas le sommet caché dans les nuages. Ces échelles de fortune sont presque à verticale. Les premiers de la colonne sont déjà presque en haut ; impossible de s'entraider dans une telle ascension. Notre tour arrive.

Mgr part le premier, immédiatement suivi du P. Malo que le P. Mainier pousse de la tête. La Soeur qui est presque aveugle ce jour-là, me dit de passer devant et de la guider de la voix. Bientôt, au-dessus de nous, nous entendons le P. Malo qui crie grâce et demande qu'on l'abandonne sur un petit promontoire à peu près à mi-hauteur. Rien à faire, il faut monter. La Soeur suit ; plusieurs fois j'ai cru qu'elle allait tomber dans le vide ; moi-même je ne suis pas très fier étant sujet au vertige : ces échelles trop légères se balancent dans le vide dès que quelqu'un fait un geste un peu inconsidéré. Après trois ou quatre heures d'ascension, nous arrivons enfin au sommet, à bout de forces. Le P. Malo est étendu, les bras en croix et, un moment, je le crois mort tellement il est pâle. La Soeur s'accroche à moi et je l'aide à s'étendre aussi sur l'étroite plate-forme, il fait froid et humide si haut et nous dominons de beaucoup la cime des plus grands arbres. Le P. Mainier doit forcer le P. Malo à se redresser ; il est vraiment à bout. Comment va-t-il pouvoir descendre de l'autre côté si c'est aussi abrupt qu'à la montée ? Le brouillard nous empêche de voir le bas de la montagne. Cette descente est un vrai cauchemar : il a plu récemment de ce côté de la montagne et les échelles sont humides. J'évite de regarder au-dessous de moi car je tremble de vertige ; je me concentre sur les barreaux de l'échelle au-dessus de moi pour guider la Soeur de la voix. Descente Interminable.

À un moment, le gardien doit aider la Soeur car la tête me tourne et je suis obligé de m'arrêter un court instant, Enfin nous voilà en bas ! L'humidité de la forêt nous saisit aussitôt ; nous grelottons. Le P. Mainier, les larmes aux yeux, me montre le P. Malo étendu sur le sol détrempé. Par quel miracle a-t-il pu faire cet effort dans cet état de fatigue ? Bien heureusement la petite maison où nous faisons halte n'est pas bien éloignée de là, nous nous y traînons vaille que vaille.

Voyant notre état lamentable, un des gardiens fait cuire notre riz. Pendant le repas, à notre grande stupéfaction, nous voyons arriver une dizaine de soldats français, prisonniers eux aussi : 9 Algériens et un tout jeune sous-lieutenant français. Ils ont été capturés deux jours plus tôt lors d'une patrouille. L'officier semble hébété : il est vrai qu'une semaine plus tôt, il se trouvait encore en France !

Le lendemain, l'étape est encore très pénible : il faut grimper de petits raidillons rendus très glissants par la pluie et par les pas de ceux qui sont passés avant nous. L'après-midi, nous arrivons au col de Mugia, "seule porte" dans cette chaîne de calcaires, (c'est par là que nous aurions dû passer directement si les combats ne s'étaient pas rapprochés). Il pleut toute la journée, nous avons très froid avec nos habits mouillés. Il est presque impossible de trouver le moindre morceau de bois sec. Nous cassons quelques branchages pour servir de "lit" à nos deux malades. Notre feu fait plus de fumée que de flammes. Nous passerons deux jours dans cette grotte si humide. C'est sûr maintenant : nous allons quitter le Laos. Combien d'entre nous reverrons "notre" pays ? Nous réparons soigneusement nos pauvres chaussures en loques. Mgr me demande d'intervenir auprès du "chef" pour qu'il vienne constater que le P. Malo ne peut vraiment plus marcher. Il ne daigne même pas me répondre. Par la suite, il nous fait dire par un soldat que nous devons suivre la colonne de toute façon. Le P. Malo, très conscient de son état, nous demande "pour le bien de tous", de l'abandonner là. Dans L'après-midi, les soldats nous apportent un peu de viande de singes qu'ils viennent de tuer : c'est la première fois que nous mangeons un peu de viande fraîche depuis le début de notre captivité. Le lendemain, on nous donne de nouvelles rations de riz : le départ est donc proche. Je retourne voir le "chef" qui me répond avec colère : "*Vous êtes des prisonniers politiques. Il est juste que ceux qui ont opprimé le peuple paient à leur tour... Nous n'avons pas de taxis pour transporter les malades. Il faudra marcher quand même ; vous voyez comment nous transportons nos blessés ; à vous d'en faire autant !*" (Je suis sidéré de l'entendre parler en français). Le soir venu, il demande aux soldats français de faire un hamac avec une toile de tente nouée à chaque bout autour d'un gros bambou. Ils acceptent volontiers de porter le Père, mais...ils ne se rendent pas compte combien il est fatiguant de porter quelqu'un de cette façon, "*à la vietnamienne*", quand on n'en a pas l'habitude. Les épaules en sang, au bout de trois jours, ils devront y renoncer. La nuit tombée, c'est le départ sous une pluie battante. Grelottant de froid, nous avons de la peine à marcher dans cette boue malaxée par les pieds de tant d'hommes, soldats Viêts, coolies qui vont au Laos ou en reviennent.

## Au Vietnam

Voilà, cette fois nous quittons le Laos ! Tous, nous avons pensé que nous n'en sortirions pas. Même pensée d'abandon à la volonté du Seigneur.

Dans la nuit, éclairée par les torches des soldats qui vont à contresens de notre marche, nous voyons les restes du téléphérique et des grands travaux entrepris par la France autrefois pour le chemin de fer trans-indochinois. Désormais, nous ne marchons que la nuit, toujours "par peur des avions". Il y a quelques courts arrêts de temps en temps mais la grande halte n'a lieu que le matin et il faut se hâter de faire cuire le riz avant qu'il ne fasse jour ; les avions verraient la fumée de loin. Dès l'arrêt, le P. Mainier et moi, nous nous mettons à la recherche de combustible. Les premiers jours, c'est infernal car il ne cesse pas de pleuvoir ; nous sommes couverts de boue, trempés, et souvent les relais couverts de branchages où nous nous reposons n'abritent pas beaucoup de la pluie. Il faut aussi s'occuper du P. Malo qui dépérit de jour en jour. Les premiers jours, il avale encore quelques gouttes d'eau de riz et très vite plus rien.

Au bout de quelques jours nous arrivons dans la plaine et nous suivons "la route de la Reine Astrid" (ancienne route reliant Vinh à Thakhek). Il y a moins de boue ; nous glissons moins, mais toujours cette pluie qui ne cesse de tomber ! Notre direction semble être la région de Vinh. Bientôt nous rencontrons les premiers villages vietnamiens. Nous constatons qu'ici toute l'activité se déroule la nuit à cause des bombardements : les marchés, les écoles et même les rizières où nous voyons les paysans travailler à la lueur de torches. En général, les paysans nous regardent de loin, ils ne manifestent aucun sentiment ; ils paraissent surtout craindre "les hommes en uniformes noirs" qui nous accompagnent. Dans deux ou trois villages seulement, les instituteurs ont rassemblé leurs élèves pour nous huer, nous cracher dessus et essayer de nous mettre de petits bâtons dans les jambes pour nous faire tomber. Et pourtant... que nous devons faire triste figure ! Pour rester conforme à la vérité, il faut reconnaître que cela n'a été le cas que d'un très petit nombre.

Au matin du 4<sup>e</sup> jour de marche, les militaires français qui portent le P. Malo refusent de partir. Ils n'en peuvent plus. Nos gardiens eux-mêmes n'insistent pas ; ils craignent sans doute de nous voir tous les cinq tomber d'épuisement ; cela ne leur fait et ne leur ferait pas une bonne propagande dans cette région très habitée. La colonne part sans nous ; nous entourons le hamac où est allongé le Père qui ne parle presque plus. Il se plaint très peu ; nous sourit et égrène constamment son Chapelet. Quelques minutes plus tard, deux soldats viennent prendre le hamac et nous commandent de les suivre. Ils ont réquisitionné une grande barque et nous voilà naviguant sur le fleuve Song-Ça. Nous nous affalons sur des nattes étendues à l'intérieur de la grande cabine et ne bougeons plus. Nous n'avons même plus la force et la volonté de préparer notre riz et c'est le patron du bateau qui prend l'initiative de nous le préparer, aidé bientôt par l'un des soldats. Le P. Malo, de plus en plus pâle, se meurt peu à peu ; il n'a pratiquement rien avalé depuis une dizaine de jours. Le P. Mainier, le plus valide d'entre nous, ne le quitte pas. Le P. Malo nous demande pardon pour tout, nous souhaite bon courage et promet de nous aider du haut du ciel. Le P. Mainier le veille toute la nuit. Le 28 mars (?) (nous n'avons plus aucune notion des jours), au matin, le P. Mainier nous annonce que le P. Malo est mort. Nous en sommes heureux pour lui et nous disons aussitôt ensemble un De Profundis. Comme nous allons le regretter ! Malgré un état de santé déplorable et avec le pressentiment qu'il n'en sortirait pas, il était toujours d'excellente humeur et nous remontait le moral. Il fallait le voir prier !

Le soir même, la nuit tombée, le bateau accoste. Sous une pluie battante, à la lueur d'une pauvre torche, on nous fait descendre sur la berge. Les soldats prennent le corps du Père, nous suivons tant bien que mal dans l'obscurité. Un trou a été creusé sur la berge, non loin de là. Ils nous disent de réciter des prières si nous voulons. Nous protestons, disant que le Père doit être enterré dans un cimetière catholique. « *Si vous ne priez pas, nous le mettons dans le trou tout de suite !* » Tremblants de froid sous cette pluie glaciale, nous disons une dernière prière. Le corps du Père est enroulé dans une natte et descendu dans le trou. Les soldats rebouchent le trou, nivellent le terrain et nous commandent de rejoindre la barque. Dans la nuit noire, Mgr réussit à dire quelques mots aux paysans venus voir ce qui se passait et ainsi nous apprenons le nom de l'endroit où le P. Malo a été enterré à la sauvette une nuit de mars 1954.

La barque repart aussitôt. Nous avons tous l'impression que, dans cette nuit d'encre, l'on nous fait tourner, virer pour nous empêcher de nous souvenir où le Père a été enterré. Après notre libération, à la fin de la guerre, les Viêt-minh refuseront toujours d'admettre que le P. Malo est mort et a été enterré dans tel village, dont nous savons le nom et la "*Commission de récupération des corps*" n'y pourra rien.

Au lever du jour, notre barque s'arrête ; nous débarquons et passons la journée dans un pauvre village de pêcheurs, à l'écart de tous. La nuit venue, nous reprenons notre marche : marche rapide car il nous faut rejoindre notre colonne qui n'a que peu d'avance sur nous ; ce sera chose faite au matin. Malgré des consignes très strictes de silence, nous parvenons à raconter aux prisonniers français et laotiens comment le Père est mort et a été enterré. Ils en sont bouleversés et scandalisés. (Nous tenions à ce qu'ils le sachent car, ainsi, même si nous disparaissions tous, eux au moins, pourraient témoigner)... Le 31 mars, nous distinguons au loin un grand village ou une petite ville. Quand Mgr aperçoit un grand barrage sur le fleuve, il nous dit qu'il est persuadé que nous sommes près de Do Luong où résidaient autrefois des Pères des Missions Etrangères. La colonne s'arrête, nous nous affalons dans le fossé. Un de gardiens part "en éclaireur". Le lendemain, 1<sup>er</sup> avril, très tôt le matin, départ ; nous marchons pendant 6 heures d'affilée sans le moindre arrêt. Nouvelle halte où nous passons la journée. Le soir, re-départ pour revenir à l'endroit que nous avons quitté le matin même : "poisson d'avril" plutôt mal accepté et personne ne cache son mécontentement. Nos gardiens semblent manquer d'ordres, indécis. 2 avril : nous entrons dans la ville ; nous croisons presque immédiatement d'autres prisonniers Français employés à des corvées. Ils sont stupéfaits de nous voir et nous font des gestes d'amitié. Nous espérons tous que notre longue marche va enfin s'arrêter et que nous sommes arrivés à ce fameux camp qui est le but de notre si long voyage. Tout à coup, au détour d'un petit chemin, on nous sépare du reste de la colonne et on nous guide vers une belle maison en dur qui a été réquisitionnée pour nous, nous dit le gardien parti "en éclaireur" la veille. Sans dire un mot, à bout de forces, nous nous allongeons sur les planches ; du moins, sommes-nous pour l'instant au sec, bien abrités, dans un endroit propre. Mais est-ce vraiment la fin de cette longue marche ? Nous n'osons le croire. Voilà un mois et demi que nous avons marchés. Selon les calculs toujours très précis du P. Mainier, vu le nombre de jours et d'heures de marche, la vitesse moyenne, etc, nous aurions parcouru au moins 1 300 km !

—oooOoo—

### III. - LES CAMPS

#### Premier camp

Deo gratias ! Oui, nous sommes bien arrivés au bout de notre si long voyage, du moins provisoirement. Mais cette nouvelle partie de notre, captivité, quoique bien moins dure physiquement, sera peut-être plus difficile à supporter psychologiquement.

Le manque de liberté, l'obligation de supporter des "instructions" Interminables et insipides, mais surtout le manque d'occupations, de livres, la vie commune à quatre (3 prêtres et une religieuse) mettront souvent les nerfs à rude épreuve surtout que notre santé laisse vraiment à désirer : nous sommes "vidés", à bout de forces et puis le moral est loin d'être au beau fixe : combien de temps cela va-t-il, durer ? En verrons-nous la fin ? La mort du P. Malo nous a touchés terriblement et c'est maintenant que nous le ressentons : auparavant il fallait lutter, serrer les dents pour arriver à l'étape, maintenant nous avons trop de temps pour penser...

Dès l'après-midi, nous faisons la connaissance de notre nouveau commissaire politique qui vient nous rendre visite, accompagné du commandant du camp qui, lui, est un militaire. Nous apprenons que nous sommes au camp A 2, où sont regroupés tous les prisonniers venant du Laos.

Premier interrogatoire de routine, interrogatoire d'identité mais aussi premier discours. "Vous prétendez que vous n'êtes pas des militaires et pourtant vous avez été capturés sur un théâtre d'opérations militaires... Qu'y faisiez-vous ? Vous avez été jugés et condamnés comme "prisonniers politiques", vous ne resterez donc pas longtemps ici où il n'y a que des militaires. Vos dossiers ont été portés au Haut Commandement qui prendra une décision à votre sujet. En attendant vous resterez ici, dans cette maison. Interdiction absolue de sortir de la petite cour de la maison ; vous pouvez vous y promener mais n'en sortir que pour aller aux toilettes qui sont là-bas au fond du jardin. Interdiction absolue de parler à qui que ce soit, au propriétaire de la maison, aux paysans, aux autres militaires français qui pourraient venir "en service" de ce côté. Si vous enfreignez ces ordres, des sanctions très graves seront prises contre tout le groupe. En attendant la décision de nos chefs, vous serez traités en prisonniers militaires et vous pourrez juger que nous appliquons à la lettre la Convention de Genève sur les prisonniers de guerre. Vous aurez les mêmes rations que nos soldats et, comme eux, vous toucherez ces rations tous les 5 jours. Vous ferez vous-mêmes votre cuisine (on vous donnera les ustensiles nécessaires) : un repas dans la matinée et un autre le soir. Le commandant du camp est votre chef immédiat ; c'est à lui que vous vous adresserez pour tout ce qui concerne votre séjour ici. Les gardiens ne sont pas là tout le temps, vous êtes sous la protection et la garde du peuple et nous serons toujours au courant de vos faits et gestes. Aucun prisonnier ne s'est jamais échappé de cette région très peuplée, alors inutile de faire des projets d'évasion. Comme vous l'avez demandé, un médecin viendra vous examiner dans la journée, mais souvenez-vous que notre médecine n'est pas une médecine capitaliste et que les médicaments coûtent très cher, etc, etc..."

Nous savons au moins à quoi nous en tenir. Ce commissaire politique aura le mérite de ne pas s'imposer à nous trop souvent : Il essaie bien, les premiers jours, de commencer notre "éducation politique", mais il s'aperçoit très vite que nous ne sommes pas en état d'écouter ses instructions interminables. Nous pouvons affirmer que le séjour de 5 semaines dans ce camp nous a sauvé la vie. Nous le devons surtout à la compréhension du commandant militaire qui s'avère être très humain. Nous lui en sommes reconnaissants. Il a bien constaté tout de suite que nous sommes en piteux état : la Soeur, surtout, est dans un état très grave (son bérubéri augmente de jour en jour et nécessite des soins immédiats). Elle n'aurait pas marché une semaine de plus. Mgr, lui aussi, est à bout de forces. La fatigue, les émotions mais surtout la mort du P. Malo l'ont littéralement assommé. Il ne parle presque pas et reste des heures entières prostré, le regard vide. Le P. Mainier et moi, nous avons mieux tenu le coup ; nous nous sentons extrêmement fatigués, bien entendu, mais du moins la santé a tenu...

Peu de temps après, une doctoresse de l'armée vient nous examiner en compagnie du commandant du camp. Tous deux semblent très gênés de nous voir en cet état. Elle donne quelques vitamines à la Soeur et à Mgr, puis soigne nos pieds qui sont mal en point. Le lendemain, elle reviendra faire une piqûre à la Soeur. A la suite de cette visite, nous obtenons la permission de faire un peu de toilette et de lessive. Nous sommes couverts de vermine : nous n'avons pas changé de linge depuis le 15 février... Nous avons de la peine à nous débarrasser des poux et autres bêtes, mais après le passage d'un coiffeur qui a mis un peu d'ordre dans notre chevelure et notre barbe, nous nous sentons tout de même un peu mieux.

Dès le premier jour, nous recevons nos premières rations de nourriture : riz, salade, courges et courgettes, un peu de piment, quelques morceaux de canne à sucre, du sel et un tout petit peu de graisse. On nous donne aussi un chaudron pour faire cuire le riz et une casserole pour les légumes. Le propriétaire de la maison nous fournira le bois de chauffage. Nous n'osons croire à une telle abondance... voilà plus d'un mois que nous n'avons qu'un seul menu immuable : riz (souvent dégoûtant) et un mélange de sel et de cacahuètes. Nous nous organisons : le P. Mainier et moi, nous ferons la cuisine à tour de rôle. Personnellement, j'aime bien "être de service" car cela occupe un moment de la journée qui est si longue. Le menu (?) sera discuté par tous et le P. Mainier est chargé de répartir les rations quotidiennes : il faut tenir 5 jours. D'un commun accord, nous décidons d'utiliser notre petite ration de graisse les deux premiers jours et ensuite cuisine à l'eau et au piment. D'ailleurs, au début, nous ne finissons même pas les rations calculées avec tant de soin : nous sommes tout de suite rassasiés, notre estomac a perdu l'habitude de travailler... Et pourtant, durant les "temps de conversation", nous parlons tous des menus mirobolants que nous avons faits lorsque nous avions si faim pendant les marches. Le deuxième jour, nouvelle visite du commissaire politique : j'espère qu'il ne va pas venir nous embêter tous les jours ! Aujourd'hui discours sur la mansuétude du Président Hô Chi Minh envers les prisonniers, même envers ceux qui sont des espions : Nous attendons patiemment qu'il ait fini son discours ; voyant qu'il n'obtient aucune réaction, il ne s'attarde pas.

Les premiers temps, nous passons nos journées à dormir : il faut récupérer des forces et le plus vite possible car notre avenir reste très incertain. Nos seules distractions

sont les repas. Nous trouvons un vrai délice à sucer très lentement de petits morceaux de sucre de canne. Nous faisons régulièrement bouillir de bonnes rations de thé vert. Au bout de quelques jours de ce régime, nous nous sentons un peu revivre. La doctoresse vient plusieurs fois soigner Mgr et la Soeur qui vont un peu mieux. Nos chaussures sont bien réparées ; nous nous demandons comment elles ont pu tenir jusqu'ici, c'est un vrai miracle.

Notre séjour semblant devoir se prolonger en cet endroit et comme nous devons vivre à quatre dans une petite pièce, pour que la vie commune soit possible, nous mettons au point un petit règlement, un "modus vivendi", discuté et voté par tous. Au début je trouve que les temps de silence sont bien longs. Prière en commun, méditation, temps de silence, discussions, récréation ; tout est bien réparti et chacun applique ce règlement de son mieux. Bien entendu le moindre événement est largement commenté, disséqué... La moindre chose prend une importance considérable pour des prisonniers qui n'ont rien d'autre pour occuper leur esprit.

Nous n'avons qu'un seul livre : une partie du bréviaire du P. Malo, en latin. Nous nous le disputons presque pour avoir quelque chose à lire, pour passer un moment et tuer le temps. Nous restons de longues heures au soleil dans notre petite cour ; nous n'en sortons que pour aller aux toilettes qui, heureusement, sont à une cinquantaine de mètres au fond du jardin. Cela nous permet de petites promenades tranquilles. J'ai passé de longues heures, des jours, à observer le déplacement d'une colonie de fourmis qui traversait le petit sentier... Mgr, qui va bien mieux, nous donne quelques éléments de langue vietnamienne pour nous permettre de nous débrouiller un peu. Malgré des demandes réitérées, on refuse toujours de nous donner le moindre crayon et le plus petit morceau de papier.

De temps en temps nous entendons chanter les militaires français dont le camp ne doit pas être bien éloigné de notre résidence. Ils ont mis du temps à repérer la maison où nous étions mais ensuite, en allant ou en revenant de la corvée de riz et passant par le petit chemin qui longe notre maison, ils laissent tomber leurs charges et, de cette façon, peuvent nous dire quelques mots avant que leurs gardiens n'interviennent. Nous connaissons plusieurs d'entre eux qui étaient en poste à Thakhek, au Laos. Ils nous racontent comment cela se passe chez eux, s'inquiètent de nos santés et, un jour, nous demandent si nous sommes d'accord pour qu'ils fassent une pétition pour que nous allions célébrer la fête de Pâques dans leur camp. Nous faisons la même demande de notre côté. Refus absolu. « *Nous ne sommes pas sûrs que vous êtes des prêtres et puis vous êtes des condamnés politiques et donc pas dignes d'aller célébrer la Messe dans un camp de prisonniers militaires. Vos compatriotes auront bien la Messe le jour de Pâques mais...dite par un prêtre vietnamien !* » Notre commissaire politique a trop peur des manifestations des militaires qui nous connaissent. Notre arrivée a fait grand bruit dans leur camp et il ne tient pas à justifier notre capture devant eux, d'autant plus que, quelques jours plus tôt, dans un discours de propagande, il leur a dit : « *Le Parti du Peuple respecte toutes les religions et surtout les "prêtres !* » Les prisonniers français feront une sorte de grève de travail pendant quelques jours et interviendront auprès du commandant du camp pour obtenir le départ du commissaire politique qui leur a menti.

Quelle n'est pas notre stupéfaction quand, le Jeudi saint, il vient nous apporter un peu de vin de Messe et quelques petites hosties. Nous passons la journée à essayer de reconstituer le Canon de la Messe que nous pensions bien connaître par coeur. Enfin le P. Mainier s'isole pour écrire le Canon sur les rares pages blanches qui sont à la fin du bréviaire. Le matin de Pâques, il nous étonne encore en sortant de son sac un petit calice : à toutes les fouilles, il l'avait présenté comme un simple verre. Nous nous préparons longuement à la célébration de cette Messe que chacun dit à tour de rôle. Notre émotion est grande ; cette Messe, dite sans aucun ornement, sur une petite table nue et avec juste le strict nécessaire : quelques gouttes de vin et un tout petit morceau d'hostie, restera pour nous un souvenir inoubliable. Le P. Mainier gardera un petit morceau d'hostie consacrée dans une petite boîte sous chemise : nous pourrons ainsi, pendant quelque temps, faire tous les jours notre visite au Saint-Sacrement déposé dans un coin à l'abri des regards.

Notre hôte nous rend visite de temps en temps ; il s'assoit, en silence, à l'autre bout de la pièce. Quelquefois il nous dit quelques mots après s'être bien assuré qu'il est seul. C'est sans doute un ancien grand propriétaire pour avoir une maison pareille : belle construction en dur dans le style du pays, avec une immense véranda et une très belle cour entourée d'un petit muret. Notre vie se déroule sans histoire pendant 5 semaines ; nous commençons à nous y habituer. Nous avons repris des forces et nous commençons à être en bonne forme physique. Un soir, visite inopinée du commandant du camp qui nous avertit que le lendemain matin nous devons partir pour un autre camp. Nous nous y attendions mais nous commençons à espérer, contre toute espérance, que l'on nous avait oubliés. Aussitôt de nombreuses questions se posent à notre esprit : à combien de jours de marche se trouve ce nouveau camp ? Cette marche infernale va-t-elle recommencer ? Monseigneur et la Soeur vont beaucoup mieux mais leurs santés ne sont pas encore bien florissantes. Le commandant nous souhaite bon voyage et meilleure santé. Vraiment cet officier a été très humain et a fait de son mieux pour améliorer nos santés.

## Deuxième camp

Nous saluons discrètement notre hôte qui nous observe, et... en route ! Nous n'avons pas vu notre commissaire politique, c'est tout à fait inhabituel. Trois soldats nous encadrent. Nous longeons le fleuve et tous nous espérons rencontrer quelques soldats français qui empruntent d'habitude ce petit chemin ; mais le vide a été bien fait, nous ne voyons absolument personne.

Les premiers instants de marche sont pénibles : nous, en avons perdu l'habitude, les muscles répondent mal mais peu à peu nous retrouvons la cadence. Nos trois gardiens sont débonnaires et n'imposent pas une allure rapide. Nos provisions ne sont pas bien lourdes car nous en sommes au 4e jour depuis la dernière livraison ; nous emportons notre marmite et notre casserole, ce qui nous fait espérer retrouver le même genre de captivité.

Le soir venu, en traversant un village, nous croisons quelques militaires français en corvée de riz ; nous réussissons à leur dire discrètement quelques mots tout en

marchant. Au soir du deuxième jour de marche, nous arrivons dans un petit village et on nous fait entrer dans une petite maison en torchis bien coquette dont la propriétaire, une vieille dame, semble nous regarder avec bienveillance. Comme nous en avons l'habitude, nous nous installons chacun dans un coin et sur un ordre d'un gardien nous prenons notre riz du soir avec un peu de piment. A notre grand étonnement, sitôt le soldat parti, la vieille dame nous apporte à chacun une tasse de thé bien chaud.

Dès le lendemain matin, nous avons la visite de "notre" commissaire politique. Il nous dit que notre cas n'est encore réglé en "Haut lieu" et que nous continuerons donc, provisoirement, à être traités en "prisonniers militaires". Nous souhaitons tous que cette réponse ne vienne jamais.

La cour de la maisonnette est bien plus grande que celle de notre précédent "hôtel" et puis nous n'y sommes pas un objet de curiosité pour les gens du village qui font semblant de ne pas nous voir. Notre bonne vieille, elle, a dû céder la pièce principale de sa maison et se retirer dans sa petite cuisine où nous devons nous aussi préparer notre nourriture. Elle "oubliera" de temps en temps quelques gâteries près de l'âtre ; nous lui rendons la pareille quand nous recevons nos rations.

Nous garderons un très bon souvenir de ce séjour à la "ratière" (ainsi surnommée à cause du grand nombre de rats et de souris). Une entente tacite règne entre notre hôtesse et nous ; nous ne lui avons jamais parlé pour ne pas la compromettre, mais nous nous comprenons très bien. Elle vient souvent le soir nous regarder prier et reste là sans dire un mot. Nos gardiens se font invisibles : nos santés s'améliorent de jour en jour et l'espoir commence à renaître. Nos rations de nourriture, qui étaient des "rations de malades" ont été réduites aux "rations normales" un peu moins abondantes, mais nous ne nous plaignons pas. Nous avons suffisamment de riz, de légumes verts et de piment ; nos 50 grammes de graisse par personne tous les 5 jours ont été remplacés par 50 grammes de viande.

## Troisième camp

Voilà plus d'un mois que nous sommes à "la ratière" et nous nous sommes sans doute trop habitués à l'idée que notre captivité allait se dérouler ainsi... Fin juin, un soir, nous voyons arriver notre commissaire politique accompagné d'un "confrère" et de plusieurs militaires qui ont la tenue de la police politique. Notre "chef" nous apprend que la réponse du Haut commandement est arrivée et qu'il a confirmé le jugement : nous sommes bien des espions et devons être traités comme tels. Prisonniers politiques nous ne pouvons pas rester dans un camp de prisonniers militaires qui, eux, ne sont pas tellement coupables puisqu'ils n'ont fait qu'obéir aveuglément à leurs chefs. Nous sommes donc transférés à la Police politique qui sera chargée de nous garder pour « *nous empêcher d'être nuisibles au peuple et pour nous rééduquer afin que nous reconnaissons nos erreurs et nous amender...etc.* » Aussitôt les policiers nous fouillent et sèchement nous commandent de nous préparer à partir en n'emportant que nos affaires personnelles, c'est-à-dire notre couverture. Nous nous regardons furtivement ; nous avons trop vite cru que notre cauchemar était fini et voilà que tout recommence.

Notre bonne vieille ne se montre pas ; elle les connaît bien, sans doute ces hommes sinistres. Je souhaite du moins qu'elle puisse profiter du reste de nos provisions.

En route ! Nous sommes bien gardés : 3 soldats en armes sans compter le commissaire politique qui ne semble pas être un rigolo. Je n'ai jamais vu autant de haine froide dans un regard. Ses hommes sont "service-service", de vrais robots, ne parlant que pour les ordres indispensables.

Dans les villages que nous traversons, les gens s'écartent ou font semblant de ne pas nous voir. Nous ne pouvons plus faire la cuisine : notre "chef" réquisitionne le riz et nous donne juste le strict nécessaire avec quelques légumes cuits à l'eau, presque sans sel : les prisonniers politiques n'ont aucun droit et doivent se montrer reconnaissants pour le peu qu'on leur donne.

Notre commissaire politique, que nous avons surnommé "Arthur", semble tout puissant, même ses hommes ont très peur de lui. Il semble être un homme borné, d'un fanatisme aveugle et très jaloux de son autorité. Au bout d'une semaine de marche, pratiquement en silence, nous sommes arrivés dans un village misérable, perdu dans la montagne, Nous nous demandons de quoi peuvent vivre les rares habitants de cette région. Nous sommes vraiment entre les mains d'Arthur.

Il prend son rôle très au sérieux ; tous les jours, nous avons droit à une, deux ou trois séances de "rééducation", et cela à n'importe quelle heure du jour et de la nuit : selon son bon plaisir, il est seul juge. Il a été détaché là pour nous éduquer, il nous éduquera ! Comme nous ne comprenons pas le vietnamien, il doit faire ses cours en français (mais sa connaissance de notre langue n'est pas bien riche). Si nous ne sommes pas "compréhensifs", c'est-à-dire si nous ne répondons pas aux questions selon ses critères ou si nos comptes rendus ne sont pas conformes à la règle qu'il a établie, il se met dans des colères très violentes, et prend pour sanction de supprimer un repas ou d'en diminuer les rations. Il s'attache à un tas de petits détails. Un jour, chargé du compte rendu d'une interminable conférence sur la « *politique colonialiste de la France* », j'ai, par inadvertance, parlé des "Français" et des "Américains", sans employer les formules obligatoires de "*colonialistes français*" et "*impérialistes américains*"... « *Faute très grave qui sera punie... Cela démontre bien que ton esprit est imbu de colonialisme et que tu es vendu aux impérialistes, etc* ». (Cela me vaudra une "promenade" d'au moins 10 kms dans la nuit entre deux gardiens ; je m'en souviendrai par la suite...). De temps en temps, il nous impose des demi-journées ou une journée entière de silence complet « *pour que nous puissions mieux nous pénétrer de la gravité de nos fautes* », Comme nos autocritiques laissent à désirer, il faut recommencer, recommencer. Nous nous demandons quoi inventer. Oui, nous sommes des capitalistes ; oui, nous sommes Français, donc co-responsables de la guerre faite au peuple vietnamien par les colonialistes français ; oui, nous avons eu des contacts avec des militaires français ; nous leur avons parlé, ils sont même venus dans nos maisons, dans nos églises ; oui, nous sommes des impérialistes, puisque nous avons commandé à des Vietnamiens, à des Laotiens, etc, etc. (On ne peut avoir idée de l'esprit retors de notre "Arthur"). Quand il juge que nos autocritiques sont "*passables*", alors commence le cours proprement dit. Tous les sujets sont abordés, disséqués, mais selon sa logique à lui. Peu à peu nous

avons la nausée de ces séances interminables qu'il se plaît à prolonger. Nous nous gardons bien de le contredire ou de demander un éclaircissement car, alors, il recommence tout simplement sa "conférence" : « *Vous n'avez pas bien saisi parce que vous avez mal écouté...* » Nous nous gardons bien de prendre parti, dans nos rapports de conférences nous nous contentons de dire : "*Le camarade-instructeur a dit ceci, cela ; il pense que...*" Cela le met en fureur. Il y a aussi les "entretiens particuliers" où nous devons à chaque fois répéter notre curriculum vitae ; tout ce que nous avons fait depuis l'âge de raison, puis cela remonte aux parents, aux grands-parents. Mais si un détail, le plus infime, ne correspond pas à ce qui a été dit la fois précédente, il faut tout recommencer. Il répète sans cesse que nous sommes les élèves "les plus réactionnaires" qu'il ait jamais eu à éduquer. De notre côté, nous avons beau lui répéter que la politique n'est pas de nos compétences, que nous avons toujours défendu nos chrétiens contre toute oppression d'où qu'elle vienne, peine perdue. Il enrage, car nous n'entrons pas dans son jeu. Politique, économie, ce n'est pas notre domaine ; encore moins les armes ; la religion est la seule et unique raison de notre présence au Laos....

Très vite, la nourriture devient une idée fixe pour nous, "ventre affamé..." Au lever du jour, nous avons un peu de riz accompagné de liserons d'eau, cuits à l'eau et le soir, avant le coucher du soleil, même menu. Cet unique menu aux liserons d'eau durera trois semaines, suivi par un menu à la courge qui durera, lui aussi, trois semaines. Nourriture fadasse, sans aucune vitamine ; souvent, dégoûtés, nous n'y touchons même pas. Arthur, lui, ne s'en préoccupe pas ; il n'a qu'un seul but : réussir notre rééducation et cela par tous les moyens. Le bérubéri de la Soeur s'aggrave ; Mgr a de plus en plus de peine à marcher. Nous passons notre temps, non pas à penser à ce que nous dit Arthur, mais à faire des menus mirobolants : nous crevons de faim. Malgré une surveillance sans relâche, nous arrivons pourtant à voler quelques légumes dans les champs environnants. Prétendant que la nourriture nous donne de la diarrhée, nous allons, à tour de rôle, très souvent aux toilettes. Au début, comme le veut la consigne, un gardien nous accompagne chaque fois mais il se fatigue très vite et peu à peu la consigne se relâche. Nous déterrons quelques cacahuètes et des patates douces que nous grignotons crues. Nous avons même réussi à voler un couteau que nous avons caché dans la poussière de notre réduit par crainte des fouilles répétées. Nous imaginons de faire un jeu de dames avec les noyaux de fruits que nous trouvons sur notre petite cour (il est interdit de prendre les fruits tombés, mais les noyaux...). A chaque fouille, automatiquement, Arthur confisque notre jeu : « *Nous sabotons son travail ; nous devons réfléchir à ses conférences et ne penser qu'à cela...* »

Voilà six semaines que dure ce régime ahurissant, que nous supportons de plus en plus difficilement : nourriture infecte, cours d'endoctrinement de plus en plus fastidieux (Arthur doit être au bout de son rouleau : il nous a appris tout ce qu'il sait !). Nous n'avons plus aucun appétit et rien que l'odeur des courges nous soulève le cœur. Nous ne mangeons pratiquement plus rien et nous nous sentons défaillir. Combien de temps pourrons-nous soutenir ce cauchemar ? Nous n'avons plus le goût de lutter. L'avenir est de plus en plus sombre ; instinctivement nous nous refermons sur nous-mêmes et nous nous réfugions dans la prière. Vivant ensemble, tous les quatre depuis des semaines, nous n'avons plus rien à nous raconter ni à nous dire. Nous nous supportons de plus en plus difficilement. La monotonie des jours, un avenir sans avenir

nous porte au bord de la crise de nerfs. Mgr ne parle plus du tout ; il prie tout le temps ou, hébété, reste des heures dans son coin sans parler. La Soeur a de nouvelles crises de bérubéri : tête et jambes très enflées. Les cheveux et les barbes sont hirsutes ; ne pouvant jamais nous laver, nous sommes devenus couleur poussière et couverts de vermine.

Un jour, nouvelle lubie de notre camarade "Arthur" : il faut apprendre le vietnamien qui est la seule langue parlée ici. Ces cours de langue seront en supplément des cours ordinaires où il ne fait que se répéter. Heureusement, il perd vite courage devant nos progrès désastreux. « *Que vous le vouliez ou non, je ferai de vous des hommes nouveaux qui, prenant conscience de leurs fautes envers le peuple qu'ils ont opprimé, se mettront au service du peuple...etc.* » Les jours se succèdent, mornes et sans espoir. Le temps est gris ; il pleut dans ces montagnes et, la nuit, nous grelotons de froid. Début : (nous n'avons plus aucune notion des jours), un soir, fouille tout à fait imprévue et : « *Prenez vos affaires ; vous allez partir.* » Malgré la peur des marches et l'incertitude de l'avenir, nous sommes heureux de quitter cet endroit sinistre dont nous garderons le plus mauvais souvenir.

## Nouvelles marches

Départ plutôt pénible. Il faut aider Mgr à se lever ; la Soeur ne voit presque rien ; nous sommes comme ivres. Au bout de deux ou trois kilomètres, je dois m'arrêter car la tête me tourne. Au bout de quelques minutes, je puis repartir en titubant ; il faut que je guide la Soeur qui s'accroche désespérément à mon bâton. Heureusement cela va mieux très vite. Le P. Mainier aide Mgr à marcher. Nous ne voyons plus Arthur ; nous ne le regretterons pas, sans doute est-il satisfait de son travail ?! Nous sommes vraiment pitoyables. Nos gardiens, qui sont pourtant des policiers, ont amélioré le "menu" ; sans doute craignent-ils que nous ne puissions plus marcher du tout. L'allure n'est pas rapide mais, dans l'état d'épuisement où nous sommes, nous nous trainons tant bien que mal. Notre marche se complique par le fait que nous ne marchons plus que la nuit : "Les avions...etc.." C'est la raison invoquée mais la vraie raison est tout autre : les villageois manifestent trop de sympathie à notre égard et cela ne fait pas une bonne propagande pour le régime. Une nuit, au clair de lune, nous voyons que nous ne sommes pas seuls : il y a devant nous une longue file de prisonniers ; nous entendons des voix de femmes et des pleurs d'enfants. Nous ne verrons jamais ces autres prisonniers. Sans doute à cause de notre fatigue extrême, aucun d'entre nous n'a gardé un souvenir précis de cette marche. Plus tard, quand nous confronterons nos idées, nous constaterons que nous n'avons que des souvenirs confus comme de mauvais rêves. Nous marchons ainsi des heures et des heures, sans parler, bredouillant de temps en temps un "Ave". Nous n'avons plus la force et le courage de manger à l'arrêt de quatre heures du matin ; souvent nous nous affalons dans le fossé sans déployer nos couvertures. Une nuit très sombre, nous refusons d'avancer car ils veulent nous obliger à traverser une petite rivière, dont nous entendons le bruit des eaux, sur une passerelle faite seulement de deux rails de chemin de fer. Pour la première fois nos policiers nous aident mais, même accrochés à eux, nous ne sommes pas fiers.

Enfin, au bout d'une semaine (?) de marche, nous nous retrouvons dans un petit village du côté de Thanh-Hoa. (Dès lors que l'on voyage, Mgr s'intéresse au paysage et

nous dit à peu près où nous sommes). A première vue, les paysans du coin paraissent sympathiques : aucun geste hostile, au contraire quelques sourires esquissés de temps en temps. Nos gardiens ont sans doute des consignes moins strictes car nous pouvons sortir un peu de notre maison. Nous ne voyons qu'une seule fois le remplaçant d'Arthur. Plus de cours indigestes et ennuyeux. Nous passons notre temps à dormir et à essayer de reprendre un peu de forces. Ouf ! nous savourons cette tranquillité ; j'espère que nous sommes délivrés une fois pour toutes de toutes les tracasseries que pouvait inventer un esprit retors comme celui d'Arthur. Nos rations alimentaires se sont un peu améliorées, du moins ce n'est plus toujours un unique plat à midi et le soir et ce pendant des semaines. Nous n'avons même plus le courage de nous poser de questions : combien de temps resterons-nous là ? Quelles sont les nouvelles du monde ? Un seul objectif : reprendre des forces.

Fin juillet-début août (?), notre camarade-commissaire nous annonce que « les troupes colonialistes françaises et des fantoches vietnamiens ont été vaincues par les soldats du peuple vietnamien à Dien Bien Phu, il y a une quinzaine de jours ». Nous ne le croyons qu'à moitié

car nous n'avons remarqué aucune manifestation dans la population vietnamienne. Cette nouvelle ne provoque chez nous aucune émotion particulière ; nous partons d'un principe : tout ce que l'on nous dit est sujet à caution et il faut attendre la confirmation de la nouvelle (et pourtant, pour une fois, il nous avait dit la vérité). Le soir, nous prions pour les soldats des deux camps et particulièrement pour les pauvres soldats français qui allaient connaître une captivité à laquelle ils n'étaient pas préparés.

Pour nous, rien de changé pour autant. Nous avons cependant maintenant un secret espoir de voir la fin de cette guerre. Mais verrons-nous tous les quatre ce jour tant attendu de la libération ? L'état de santé de Mgr et de la Soeur nous inquiète. Mgr est plus prostré que jamais ; la tête et les jambes de la Soeur sont de plus en plus enflées. Le P. Mainier, en mystique qu'il est, passe son temps à prier. Pour ma part, après un espoir d'amélioration de notre vie quotidienne due à une nourriture un peu moins mauvaise, je me sens devenir amorphe, sans volonté. Nous ne voyons que très rarement nos gardiens en dehors des repas.

Un matin, notre commissaire nous annonce que nous allons pouvoir nous baigner dans une petite rivière toute proche. D'où vient cette bonté soudaine ? Nous ne sentons plus notre saleté, et compter les "habitants" de nos habits était devenu un jeu, un genre de distraction. Mais ce bain est un tel événement dans la grisaille quotidienne que tous nous en avons gardé un souvenir précis. Mettant à profit, pour une fois, les leçons d'Arthur, nous élevons une protestation : les hommes ne se baignent pas avec les femmes en Asie ; il ne faut pas scandaliser le peuple souverain... Discussion. Décision : nous irons nous baigner au même moment à quelques mètres les uns des autres : la Soeur regardera vers l'aval tandis que nous nous serons tournés vers l'amont ; la rive sera interdite à la population pendant notre bain. Nous avons même la permission de laver nos vêtements, ces pauvres vêtements que nous portons depuis le début de la captivité. Le temps s'écoule sans autre événement majeur. Nous nous croyons oubliés, abandonnés. Cette guerre est vraiment interminable. Si les communistes la gagnent, qu'advient-il de nous ? Nous cherchons à déceler le moindre indice qui pourrait améliorer un peu notre moral, mais en vain.

## De nouveau vers le Sud

La mois d'août est déjà bien entamé quand, un matin, nouvel ordre de départ. Nous nous trainons sur la route sans force ; nos policiers, voyant notre état lamentable nous aident un peu, Le 3<sup>ème</sup> jour de cette marche hallucinante, Mgr ne peut plus se lever, les jambes le font souffrir énormément et il ne tient pas debout par manque de force. Avant le signal du départ, je vais avertir les gardiens. Leur chef ne dit mot. Nous décidons de refuser de marcher, et surtout de ne pas abandonner Mgr qui est étendu par terre sur un peu de paille de riz ; nous ne voulons à aucun prix les laisser nous séparer, quitte à finir tous ensemble.

La matinée se passe, toujours rien. Que font-ils ? Nous remarquons alors l'absence d'un gardien. Pendant la nuit, Mgr a dû faire un faux mouvement en voulant se lever et dans son état de faiblesse extrême, il est tombé lourdement sur le sol. J'espère qu'il n'a rien de cassé. La Sœur n'est pas dans un meilleur état et nous nous étonnons tous de la voir encore mettre un pied devant l'autre. Il faut rester ensemble coûte que coûte. Dans la soirée, un autre commissaire politique vient nous voir et constater notre état d'extrême fatigue. Peu de temps après, un "docteur" vient examiner Mgr. Ils ne disent rien et s'en vont. Voilà toujours une journée de gagnée ! Tout à coup, dans la nuit, nous sommes réveillés par un bruit de moteur (il y a ici si peu de voitures que le bruit s'entend au loin). Bientôt un camion "Molotova" s'arrête devant nous. Les policiers y transportent Mgr et nous donnent l'ordre d'y monter aussi...

Nous nous asseyons sur nos couvertures dans le fond du camion qui part aussitôt. Nous roulons tout le reste de la nuit. Comme la bâche est bien tirée de tous les côtés, nous n'avons aucune idée de la direction prise. Au matin, au petit jour, à l'arrêt, Mgr nous dit que nous sommes dans la région des deux premiers camps, du côté de Do Luong. Nous en sommes stupéfaits. Les questions se bousculent dans notre esprit. Notre nourriture ne s'est guère améliorée ; j'espère que cette situation ne va pas durer longtemps car alors les choses pourraient tourner au pire. Nous sommes toujours aux mains des policiers qui nous surveillent étroitement.

Il y a à peine 2 jours que nous sommes là quand nous voyons arriver le "camarade Arthur" ; il s'accroche à nous celui-là ! Il est accompagné de plusieurs militaires. *« A partir de cet instant, par un effet de la clémence du Président Hô Chi Minh, vous serez considérés comme des prisonniers militaires. Nous espérons que votre rééducation politique vous a fait comprendre vos fautes, a fait de vous des hommes nouveaux qui ont bien compris la vraie nature du colonialisme et de l'impérialisme... (Il se soûle de paroles notre Arthur). Malgré tous vos crimes contre le peuple et que vous avez reconnus, le peuple ne veut pas votre mort mais votre conversion...Vous serez donc traités maintenant comme des prisonniers militaires. »* Et il s'en va accompagné de ses policiers, nous ne reverrons plus jamais notre Arthur.

## Quatrième camp

Nous voilà donc à nouveau aux mains des militaires ; notre nouveau chef ne semble pas antipathique... Dès le premier repas, nous constatons une légère amélioration de notre régime alimentaire ; nous retrouvons les rations minima des prisonniers militaires ; rations qui, au début de notre captivité, nous semblaient des rations de famine et qui maintenant sont pour nous de vrais festins. Pour le moment, les soldats nous font la cuisine, en attendant que nous ayons repris quelques forces et que nous soyons capables de la faire nous-mêmes. Nous apprécions une certaine liberté : ne plus avoir un fusil braqué sur soi dès le moindre mouvement de jour comme de nuit, pouvoir faire quelques pas seuls, aller aux toilettes sans en demander chaque fois la permission et sans y être accompagné..., même plus de gardien devant notre porte la nuit. Cela fait du bien d'être enfin seuls et tranquilles. Nous profitons de cette accalmie pour reprendre un peu de forces, nous en avons bien besoin. Mgr et la Soeur reçoivent les soins d'un médecin et d'une infirmière de l'armée.

Nous apprenons, alors seulement que l'armistice a été signé en juillet ! Et c'est certainement la raison de notre changement de régime. Cela nous réconforte et nous inquiète en même temps : comment se fait-il que nous soyons encore là ? Malgré tout, un léger espoir est né et le moral est un peu meilleur. Et puis... nous nous sentons plus en sécurité aux mains des militaires. Nos journées sont d'une monotonie ! Il est vraiment temps que la libération arrive et le plus vite possible. Malgré les soins, l'état de santé de nos deux malades ne s'améliore pas. Ils ne se lèvent plus du tout. Le P. Mainier dit quelques mots de temps en temps. Pour ma part, j'essaie de réagir, de me remuer, de reprendre des forces. Je sors de notre petite maison le plus souvent possible. Je passe des heures à observer les oiseaux, les fourmis, tout ce qui bouge et peut distraire l'esprit. Il n'y a rien de plus démoralisant que de ne rien faire, de ne pas connaître l'avenir... Notre nouveau commissaire a au moins l'heureuse idée de nous laisser tranquilles ; nous ne le voyons presque jamais. Quelques jours plus tard, nouveau changement de domicile en jeep. A notre plus grande stupéfaction, mêlée de joie, nous nous retrouvons chez notre bonne vieille du 2<sup>ème</sup> camp, à "la ratière", La vieille dame semble très émue de nous voir et dans quel état ! Elle ne craint plus de montrer sa sympathie. Nous ne resterons même pas une semaine chez elle.

Un soir, une jeep s'arrête devant notre maison. Aussitôt deux soldats transportent Mgr et la Soeur dans la voiture, puis nous donnent l'ordre d'y monter aussi. Nous sommes un peu serrés car un gardien en armes nous accompagne en plus du chauffeur. Notre bonne vieille, les larmes aux yeux, nous fait des signes d'adieu. L'espoir renaît tout d'un coup : nous savons maintenant que nous ne sommes pas oubliés mais nous n'osons pas penser à une libération prochaine de peur d'être déçus. Nous roulons toute la nuit vers le Nord ; route que nous connaissons pour l'avoir faite à pied. Vers 5h du matin, arrêt dans un village où trois soldats semblent nous attendre. Nous sommes logés dans une toute petite maison au bord de la route. Il pleut toute la journée. Nous ne savons pas du tout où nous sommes et les soldats ne nous adressent pas la parole. Nous ne savons plus que penser et cela nous inquiète. La nuit tombée, tout à coup nouveaux bruits de moteur : un "Molotova" s'arrête devant notre porte et on nous aide à monter : La bâche est bien fermée ; il pleut sans arrêt. Nous avons deux compagnons de route : un soldat et un commissaire politique qui nous éclaire avec sa lampe-torche. Vers 10-11h, tout à coup,

le camion s'arrête ; le commissaire descend et remonte aussitôt avec un gros ballot d'habits. Quand le camion est reparti, il nous dit dans un excellent français : "*Ce paquet contient des vêtements tout neufs pour vous. Vous allez vous déshabiller et revêtir ces habits.*" Nous refusons tout net : "*Nous n'allons pas nous déshabiller ainsi dans ce camion et puis...il y a une femme avec nous. — Je vous donne l'ordre de revêtir ces habits.*" Nous refusons. "*Dès que nous serons arrivés, j'en référerai à mes chefs!*" Il n'insiste pas et éteint sa lampe. Nous nous serrons les uns contre les autres dans nos habits mouillés ; nous grelottons de froid et surtout nous cherchons à comprendre ce que veut cet homme.

Deux ou trois heures plus tard, notre camion s'arrête. Nos compagnons relèvent la bâche ; nous sommes attendus. Des soldats viennent vers nous et nous aident à descendre du crions ; ils nous éclairent avec des torches. Nous entrons dans une petite maison au bord de la route ; c'est un petit bistrot, genre auberge Vietnamiennne. Des soldats sont couchés sur toutes les tables. Nous attendons un moment debout et, à notre grande stupéfaction, le chef fait lever les soldats des tables. Il nous demande avec un grand sourire si nous avons mangé. Nous lui répondons que nous avons eu notre repas ; il nous dit alors de nous coucher sur les tables à la place des soldats qui, eux, se coucheront par terre et' il s'excuse de n'avoir pas de meilleurs lits à nous donner... Abasourdis, nous renonçons à comprendre. Quand nous sommes installés chacun sur sa table, il vient vers nous et essaie d'excuser notre accompagnateur qui « *a mal compris les consignes ; en effet on ne fait pas dévêtir des gens dans des camions, cela ne se fait pas, surtout quand il y a des hommes et des femmes !* » Nous sommes de plus en plus ébahis ; j'espère que demain nous comprendrons quelque chose ; à chaque jour suffit sa peine.

Vers 5h du matin, heure habituelle du lever, nous constatons que tous les soldats sont partis sans bruit et nous nous demandons si nous n'avons pas rêvé. Il ne reste dans la maison que les soldats du camion et le chef qui nous a accueillis hier au soir. Les soldats nous apportent, à table, le déjeuner : thé brûlant, riz, sel, piment. Notre nouveau chef, tout souriant nous dit : « *Comme vous le voyez, le camion a dû repartir ; je m'excuse mais je n'ai pas d'autre véhicule pour vous transporter. Rassurez-vous, nous n'avons qu'une toute petite étape (4 ou 5 km) à parcourir à pied pour arriver au village. Les soldats porteront le "vieux Monsieur" (Mgr) dans un hamac et j'aiderai la dame à marcher. Nous marcherons aussi lentement que vous voudrez !* » (Notre étonnement ne fait que grandir : nous avons parcouru plus de 1400 km à pied et maintenant on nous demande poliment si nous pouvons en faire 5 ?!). Notre chef réquisitionne d'autres soldats qui passaient par là et en route. La pluie a cessé. Nous suivons Mgr dans son hamac ; les soldats sont aux petits soins pour nous, portent nos bagages, nous aident à marcher et l'on s'arrête souvent "*pour nous permettre de nous reposer !*". Nous nageons en plein délire.

—oooOooo—

## IV. CAMARADES !

Après deux heures de marche environ, nous arrivons à un village qui semble important. On nous conduit dans une très grande maison, un petit château, *"ayant appartenu à un oppresseur du peuple"*, nous dit un soldat. Notre nouveau commissaire politique que nous surnommerons tout de suite "peau de colle" est tout sourire, mielleux. Dès notre arrivée, il nous appelle et nous invite à nous asseoir sur des chaises près d'une table. *« Non! ne vous asseyez plus par terre, vous n'êtes plus des prisonniers, mais des invités du peuple vietnamien. En raison de la clémence du Président Hô, vous serez traités maintenant comme les plus chers, invités du peuple...etc. etc. »* Nous nous laissons faire, croyant vivre un rêve abracadabrant. A la fin du discours de bienvenue, des soldats nous servent un vrai repas, dans des assiettes, avec fourchettes, couteaux, verres...un repas tel que nous n'en avons pas fait depuis le début de notre captivité, il y a près de 7 mois. Poulet au piment, riz à volonté, thé vert très chaud. *« Nous nous excusons mais nous n'avons pas de vin comme en France »* ; comme dessert des bananes à volonté.

Ainsi commence une nouvelle période de notre captivité que nous croyons proche de la fin. Période plus facile physiquement (plus de marches, meilleure nourriture), mais certainement plus pénible moralement et psychologiquement car "peau de colle" deviendra vite notre cauchemar ; nous, nous ne pensons plus qu'à notre libération (qui ne viendra que plus d'un mois plus tard), tandis que lui, sous prétexte de nous "informer", ne nous quitte plus. Les cours d'endoctrinement reprennent petit à petit. Ils deviendront très vite insupportables. Oh ! Nous pouvons discuter, le contredire, réfuter *"en camarades"* ce qu'il dit, mais il y revient toujours : c'est long, ennuyeux et cela met les nerfs à rude épreuve. Sans doute juge-t-on qu'Arthur n'a pas bien réussi notre rééducation et que nous ne sommes pas encore assez bien armés pour "affronter les méfaits du capitalisme". D'après "Peau de colle", la police politique (donc Arthur) nous a classés "impossibles à rééduquer", alors maintenant on emploie une autre méthode : douceur, persuasion, les mêmes phrases, les mêmes idées continuellement répétées. Sans nous en apercevoir, nous en arrivons à parler comme lui, à employer les mêmes expressions. Pour *"occuper nos temps libres"*, nous devons répondre à des questionnaires, etc... On a recours parfois à de petites punitions *« quand nous montrons trop de mauvaise volonté »* : suppression des fruits, "oubli" de la ration de graisse pour les aliments...et ces cours ne s'arrêteront qu'au moment même de notre libération.

Notre nouvelle vie de "camarades" commence par des détails matériels très importants pour nous. Tout d'abord, dès le lendemain de notre arrivée c'est l'habillage : *« Vos habits sont sales, déchirés, rapiécés, vous devez avoir hâte de les quitter ; nous vous offrons des habits tout neufs, des habits que nous sommes heureux de donner à nos "camarades" ..etc. Nous n'avons pas d'habits religieux mais nous n'oublions pas que vous prétendez être des religieux.. »* Après une protestation (pour là forme), nous acceptons de quitter nos soutanes et la Soeur son habit de religieuse qui, de blanc au départ, est devenu kaki, couleur poussière. Notre chef nous remet à chacun une serviette de toilette, une brosse à dents et même une savonnette ; puis nous invite à prendre

d'abord une douche. La Soeur passe la première. Quand elle en ressort habillée en soldat, après quelques instants d'étonnement, nous éclatons tous de rire. Mêmes rires quand je reviens avec un pantalon qui me monte jusque sous les aisselles. Le chef s'excuse et promet qu'un tailleur viendra dès que possible prendre nos mesures. Quel soulagement d'être propres et d'avoir des habits propres, sans "habitants". Le chef nous dit que les camarades-soldats vont laver nos vieux vêtements et nous les redonneront quand ils seront secs. Nous demandons s'il est possible d'avoir un coiffeur pour tailler cheveux et barbes. Peu de temps après, il est là et nous avons la sensation de redevenir des "humains". A la réunion suivante, nous émettons quand même une protestation : la Soeur n'est pas une femme-soldat, elle doit donc être habillée en femme et pas en soldat. Le lendemain, elle est vêtue d'une jupe noire et d'un corsage blanc.

Quelques jours après notre arrivée, un matin, deux camarades-soldats nous demandent si nous voulons visiter le village et les environs. J'accepte volontiers, les autres non. Les paysans me regardent avec curiosité et étonnement, se demandant certainement qui est « *ce petit blanc, barbu, habillé en soldat* ». Théoriquement, nous sommes libres de circuler puisque « invités du peuple vietnamien », mais « *comme il est à craindre que les pauvres paysans ne comprennent pas la clémence du Président Hô à l'égard des anciens colonisateurs* », le commissaire politique nous interdit de circuler seuls, sans être accompagnés de deux soldats qui nous protégeront du peuple. Pensez donc ! les camarades-soldats sont responsables de notre bien-être devant le Président Hô lui-même, alors...

Nous ne restons que quelques jours dans notre château ; un matin, un camion vient nous chercher. Notre "chef-camarade" nous serre la main et nous-souhaite bon voyage. Naïvement nous croyons que l'on nous emmène au camp de rapatriement... A notre grande déception, le voyage sera très court et nous nous arrêtons dans un grand village, à une dizaine de kilomètres de Thanh-Hoa. Nous sommes logés dans une belle maison et nous avons même des bat-flancs pour dormir, (on nous a aussi donné à chacun une couverture militaire). Nos "camarades" nous font de la bonne cuisine : toujours 2 repas par jour ; le premier vers 9h du matin et le second un peu avant le coucher du soleil. Pour nous qui avons manqué de tout, le menu semble copieux : riz, légumes variés, un peu de graisse, quelques rares fois un peu de viande et nous pouvons réclamer du thé chaud toute la journée.

La vie ne serait pas trop pénible, s'il n'y avait pas notre "camarade-éducateur" qui prend son travail vraiment à cœur. Il est tellement envahissant qu'au bout de quelques jours, nous protestons auprès des autorités militaires. Bien entendu, il ne change rien à ses habitudes. De temps en temps, il perd son sourire et se met même en colère quand nous lui montrons trop ouvertement que ses "conférences" ne nous intéressent en aucune façon. Un matin, il est encore plus mielleux que d'habitude et nous annonce "une conférence-débat" (quel grand mot !) sur l'Évangile. Il nous dit que ce cours — pardon, ce débat — sera animé par un grand spécialiste venu tout exprès de Hanoi. Pendant plus d'une heure, notre "professeur-expert en Bible" nous démontre, textes évangéliques à l'appui, que la paix communiste, faite d'égalité entre tous, est la vraie paix prêchée par Christ. Le P. Mainier, qui est notre porte-parole ce jour-là, lui répond que le Christ a vraiment prêché la paix, qu'il est l'homme de paix par excellence, mais que le Christ a

voulu la paix, pour tous et dans la liberté de tous... Il termine en disant au conférencier que son argumentation n'est pas valable car, si on s'appuie sur la Bible, on ne doit pas sortir les phrases de leur contexte car on peut alors faire dire à l'Évangile, à la Bible, tout ce que l'on veut. Le "spécialiste", dépité, nous rétorque que nous n'avons rien compris au communisme, que nous sommes de mauvaise foi et que nous utilisons la Bible pour servir le capitalisme, etc...

Un autre matin, notre "commissaire-politique" nous dit que, puisque nous allons être bientôt livrés aux autorités françaises, il est temps pour nous de faire une lettre au Président Hô pour le remercier de notre "Libération" et pour les bons traitements que nous avons reçus alors que nous étions des espions politiques. Interloqués, abasourdis, nous croyons avoir mal entendu et lui demandons des précisions. Nous refusons sèchement. Il se met dans une grande colère et insiste. L'après-midi, même refrain, notre "camarade" n'est pas content du tout et menace de nous priver de nourriture et nos malades de soins. Comment une telle idée a-t-elle pu germer dans un esprit normalement constitué ? Devant son insistance, le P. Mainier lui demande du papier et rédige un texte où il raconte toute notre captivité : le P. Malo, forcé de marcher quoique très malade, décédé par manque de soins ; notre longue marche avec le calvaire de Mgr et de la Soeur ; notre rééducation par la police politique qui nous faisait mourir de faim, le manque de soins élémentaires, les vexations, etc. Il signale aussi les endroits où nous avons été traités "de façon humaine". Le camarade s'en va sans lire la lettre. Le lendemain matin, il ramène la lettre que "*ses supérieurs ont jugée inacceptable*" et il déclare qu'il va dicter un brouillon que nous n'aurons qu'à recopier ! D'un seul mouvement nous lui tournons le dos. Il s'en va blême de colère et revient quelques heures plus tard nous disant que ses supérieurs acceptent qu'il n'y ait pas de lettre mais que nous devons retirer celle que nous avons écrite. Voulant en finir avec cette sinistre comédie, nous acceptons de retirer notre lettre avec sa promesse que l'on ne nous en reparlera plus jamais. Le lendemain ou le surlendemain, il veut nous faire signer un papier attestant que le P. Malo, déjà malade avant sa captivité, est mort d'un accès de fièvre et que personne n'y pouvait rien. Le P. Mainier lui raconte alors avec force détails le calvaire et la mort du Père. Il essaie de tergiverser, mais nous faisons semblant de ne pas le voir. Et le temps passe, passe... Le mois de septembre touche à sa fin et nous sommes toujours là. Vers la fin du mois, "Peau de colle" nous annonce que nos noms ont été transmis à la Commission de rapatriement et que « *maintenant, notre retour en zone non encore libérée ne saurait tarder* ». Nous ne croyons qu'à moitié, mais un fol espoir est né dans notre cœur.

Il ne serait jamais venu à l'esprit d'aucun d'entre nous que nous puissions rester là encore presque trois semaines... Un jour, nous lui demandons la raison de ce retard. « *La faute en revient aux colonialistes français qui n'appliquent pas les accords de Genève et ne rendent pas tous nos prisonniers.* » ... Nous croyons tout de même fermement à cette libération tant attendue. Notre "camarade-instructeur", manifestement en panne d'idées, ne sait plus quoi nous raconter et se fait un peu moins "collant". Nous ne suivons que très distraitement les rares "cours" obligatoires qui s'espacent de jour en jour ; lui-même semble ne plus y croire. Pour tromper l'ennui, nous lui demandons des journaux. Nous pensons qu'il va nous donner l'"Humanité" et qu'ainsi nous aurons des nouvelles des événements qui se sont passés dans le monde depuis

février... Notre déception est grande : il nous apporte "Femmes françaises" et des journaux de propagande chinoise en français mais aucun journal d'information et encore moins de quotidien.

Bouillant d'impatience, je lui demande un jour la permission de faire une promenade dans la campagne, accompagné de deux "camarades" bien sûr. Permission accordée et dès l'après-midi mes deux "protecteurs" me font faire un petit tour dans la campagne. Ils sont très prévenants ; ils ne parlent pas français mais sont très bavards et par gestes on arrive toujours "à se comprendre. Pour traverser un petit ruisseau, l'un d'eux me prend même sur son dos. Une autre fois, je suis allé à une séance de théâtre vietnamien à quelque 5 km, de notre maison. Mais, excédé d'être toujours accompagné, un matin, profitant du moment où les soldats sont occupés ailleurs, je m'aventure seul, "sans protection" dans le village pour voir la réaction des paysans. Dès mon arrivée au marché, je suis entouré par des gens bien sympathiques. J'essaie de leur expliquer qui je suis mais, vu la pauvreté de mon vietnamien, je doute qu'ils aient compris quelque chose. Plusieurs me glissent quelques piastres dans les poches. Tout à coup le vide se fait autour de moi, deux soldats arrivent en courant et me font signe de rentrer, je les suis docilement. Mais Mr le commissaire, lui, n'est pas content du tout. « *Je suis responsable devant le Président Hô de votre sécurité, ...etc, etc.* »

A partir du 1<sup>er</sup> octobre, lassés de ses mensonges répétés et ne voyant toujours rien venir, nous décidons d'un commun accord de ne plus lui adresser la parole, de ne répondre à aucune de ses questions, en un mot de faire comme s'il n'existait pas. La situation devient très tendue. Il nous répète que nous sommes « *des camarades difficiles à vivre* » ; nous ne l'écoutons pas. Il se venge à sa manière : nous remarquons que le thé et les fruits manquent de plus en plus souvent.

ENFIN ! le 14 octobre, un camion Molotova s'arrête devant notre maison. Nous attendons les ordres avec impatience : allons-nous encore être déçus ? Le camion ira-t-il cette fois dans la "bonne direction" ? Nous acceptons de serrer la main de notre "camarade" qui s'inquiète de savoir si nous sommes contents de lui. « *Vous me croyez maintenant !* » Nous lui répondons que nous croirons à notre libération quand nous serons « *de l'autre côté.* » Nous avons tant attendu. Nous quittons, sans regret cet endroit où nous avons quand même repris un peu de forces. Bientôt notre camion s'arrête dans un autre village et, à notre grande surprise, nous voyons monter deux civils français, deux planteurs de Thakhek au Laos. Ils avaient été pris au moment de l'offensive Viêt-minh sur Thakhek en décembre. Nous nous arrêtons ensuite dans la cour du petit séminaire de Thanh-Hoa qui est rempli de soldats français (nous ne sommes pas les derniers libérés). Ce sont tous des anciens de Thakhek et du Laos qui nous croyaient libérés depuis longtemps. Nous les retrouverons au camp de rapatriement le lendemain.

—ooOoo—

## V. - « NOUS SOMMES LIBRES ! »

### La libération

Le voyage n'est pas bien long jusqu'au port de Samson, où doit se faire l'échange entre prisonniers français et Viêt-minh. Ce soir, 14 octobre, nous restons dans la "zone Viêt" ; nous sommes libres de circuler dans le périmètre de leur zone mais interdiction absolue d'approcher de "l'autre zone", où se trouve la Commission française pour les échanges de prisonniers. Enfin nous pouvons parler à qui nous voulons ; les militaires français sont très curieux d'apprendre les détails de notre longue marche, du séjour dans les différents "camps", etc. Les "camarades" passent parmi nous, très souriants, mais personne ne les regarde ni ne s'intéresse à eux : ce sont comme de mauvaises ombres qui passent... Nous y croyons cette fois ! Nous allons être libérés ! Cet événement nous laisse sans voix, hébétés, craignant encore que quelque chose vienne retarder ce moment tant espéré et attendu depuis si longtemps. Ah ! Si le P. Malo était là, notre joie serait complète !

Le soir, tous les prisonniers sont conviés à un grand repas d'adieu offert par la République démocratique du Vietnam. Nous acceptons d'y aller à la condition expresse qu'il n'y ait ni discours ni propagande. Tout se déroule bien et les soldats Viêt-minh, tant hommes que femmes, nous servent à table ; ils sont vraiment aux petits soins pour nous mais tous nous faisons semblant de ne pas le voir. Nous sommes juste polis. Après le repas, séance de cinéma en plein air : film sur les "jeux olympiques" des pays communistes. Exténués, nous nous retirons très vite et rejoignons notre tente, en espérant bien que c'est la dernière nuit que nous passons entre les mains des Viêt-minh.

15 OCTOBRE !! Voilà exactement 8 mois, jour pour jour, que nous sommes prisonniers... Nous sommes tous réveillés bien avant l'aube, et les conversations vont bon train. Chacun raconte son expérience. Au lever du jour, nos gardiens nous servent un thé brûlant. Peu de temps après commencent les formalités de rapatriement. La Commission française peut venir à notre rencontre. Les officiers français nous saluent et les marins à pompons rouges nous distribuent chocolats et cigarettes. A tour de rôle, nous passons devant une commission médicale viêt-minh : du moment que l'on peut mettre un pied devant l'autre, on est en bonne santé !... Le médecin français, qui assiste à cette parodie ne dit rien. Il nous fait savoir que ce n'est qu'une formalité ; il nous demande seulement si nous avons besoin de soins urgents. Cette visite médicale se prolonge et il faut attendre car nous sommes nombreux. Ce sont alors nos derniers contacts avec ces fameux commissaires politiques qui ne nous ont pas quittés durant toute notre captivité. A tous les prisonniers, ils posent la même question : "*Quels sont vos sentiments au moment où vous retournez en "zone non encore libérée" ?*" Notre groupe les ignore : leur répondre serait leur faire trop d'honneur. Certains soldats les insultent ou crachent par terre : « *On vous a assez vus, allez vous-en !* »

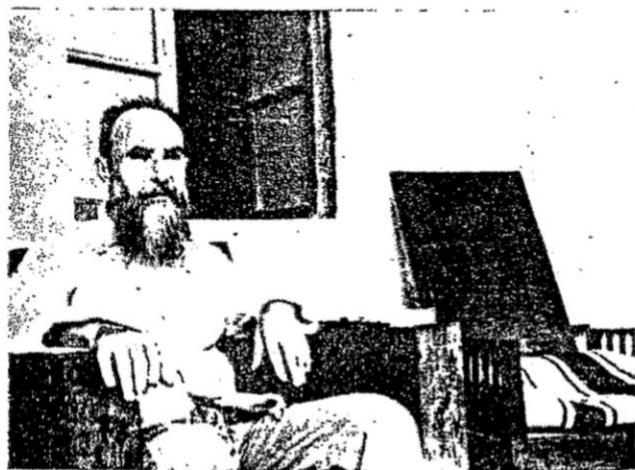
ENFIN ! arrive l'ordre d'embarquement ! Deux soldats Viêt-minh encadrent chacun jusqu'au ponton d'embarquement mais ils restent à terre. Cette fois nous sommes sûrs de notre libération car nous voici en territoire français. Nous pleurons de joie. Les soldats Viêt-minh, hommes et femmes, font des danses sur la rive, mais personne ne les regarde. Le ponton de la barge est remonté. Aussitôt quelques soldats français jettent à la mer tous les objets venant des Viets (habits, casques en feuilles de latanier, brosse à dents, etc) et arborent fièrement leur uniforme Français ! Il faut même toute l'autorité de la police maritime pour empêcher certains de leur voler leurs armes et de se venger de toutes les humiliations subies pendant la captivité. Notre barge quitte la rive et va rejoindre un paquebot qui attend en pleine mer.

Le commandant du paquebot descend accueillir Mgr et tout notre groupe, tandis que les autres officiers du bord accueillent les militaires. On nous conduit dans les meilleures chambres de première classe et on nous dit de nous reposer, de prendre bain ou douche avant le repas.

Nous ne sommes que 5 anciens prisonniers dans cette partie du bateau : nous quatre et le jeune lieutenant rencontré au col de Mugia. Il a tellement maigri que nous ne le reconnaissons même pas. Il raconte qu'il a pu survivre parce qu'il est resté avec les sous-officiers français qui se sont occupés de lui et l'ont fait passer pour l'un des Leurs. Quelques officiers du bateau viennent aussi nous rendre visite. Quel bonheur de prendre une vraie douche et de faire tranquillement un peu de toilette. Nous dînons à la table du commandant. Nous dormons toute l'après-midi. Le soir, après le repas, on



Les "libérés" à bord du paquebot "Campana" le 16 octobre 1954  
Sr J.A. du NOYER - Mgr ARNAUD - P. MAINIER - P. COZIEN  
(habillés en "camarades")



Mgr ARNAUD à l'hôpital de Haiphong - 16 octobre 1954

nous convie à une séance de cinéma ; nous n'y restons pas bien longtemps, brisés de fatigue et d'émotions. Les cris et les chansons des militaires parviennent à nos oreilles. Certains sont ivres, privés qu'ils ont été de tout alcool depuis des mois ou des années pour d'autres. Aucun d'entre nous n'a bien dormi cette nuit-là : les lits sont trop mous et... les draps nous gênent. Le lendemain, le commandant nous donne l'explication de la prolongation de notre détention : les Viets prétendaient que les Français ne rendraient pas tous les prisonniers entre leurs mains et ils nous ont gardés en otages. Dans la matinée, un marin vient m'inviter à visiter le bateau ; en fait, le personnel du bord veut m'interroger pour savoir si tout ce que racontent les militaires à notre sujet est vrai. Je leur fais un bref récit de notre captivité.

## A Haiphong

Nous arrivons en rade de Haiphong le 16, en début d'après-midi. Nous y sommes accueillis, par la musique de la Légion et un général, délégué par le commandant de la place, vient présenter ses respects à Mgr et à tout notre groupe. Il met une voiture avec chauffeur à notre disposition. On nous conduit directement à l'hôpital où des médecins nous auscultent rapidement. Mgr et la Soeur sont hospitalisés aussitôt. Le P. Mainier et moi, jugés "non urgents", nous sommes dirigés vers l'aumônerie militaire qui nous prendra en charge en attendant le départ pour Saïgon où seront faits des examens médicaux plus complets. Le P. Moulin, MEP comme nous, aumônier de la garnison, nous conduit à l'orphelinat des Soeurs de St-Paul de Chartres où des chambres nous sont réservées. Le lendemain, nous sommes convoqués par la Sûreté militaire à qui nous devons faire en détail le récit complet de notre captivité. J'ai la joie de rencontrer à Haiphong un petit cousin gendarme ; malheureusement il est très pris par son travail : l'évacuation de Hanoi a commencé et il faut aiguiller hommes et matériel vers l'embarquement pour le Sud-Vietnam. En voyant tout ce matériel, tous ces gens qui s'agitent continuellement, nous croyons rêver : nous avons certainement changé de planète ! Quand nous nous promenons dans les rues, instinctivement nous nous retournons et cherchons des yeux "nos anges gardiens"...Tous les jours, nous rendons visite à Mgr et la Soeur, à l'hôpital. Le 22, ils sont jugés "transportables" et le 23 une jeep vient nous prendre pour nous conduire à l'aérodrome où nous montons dans un avion de réfugiés pour Saïgon.

## A Saïgon

Tout d'abord Saïgon nous semble une ville loin de la guerre. Beaucoup de militaires dans les rues, mais tout paraît si prospère, on ne manque de rien. Nous sommes très bien reçus à la Procure et à la Maison régionale des M.E.P. Joie de revoir les confrères ; nous sommes malgré tout un peu déçus... Impression que nos confrères ne réalisent pas du tout ce que nous venons de vivre. Comme le dit le P. Mainier avec humour : *"Ils semblent croire que nous revenons d'une croisière, d'une longue promenade de huit mois !"* Il y a du vrai dans cette boutade, mais comment pourraient-ils comprendre que nous venons d'un autre-monde et que nous sommes encore gravement traumatisés ? Nous sommes ébahis de les voir s'agiter, regarder l'heure ou leur carnet de

rendez-vous à tout moment, discourir sur des riens pendant des heures, etc... Cela nous semble si enfantin. Certains événements ont pris pour nous une autre valeur. Nous accordons beaucoup de temps à notre bréviaire et à notre Messe qui nous ont tellement manqué pendant ces huit derniers mois. Certaines questions et réflexions nous agacent. Que d'attitudes, d'idées vis-à-vis du régime et de la doctrine communistes sont superficielles ! Nous avons beau répéter qu'il faut préparer les gens, les chrétiens à la venue plus ou moins proche des communistes, on nous regarde avec commisération, on ne nous croit pas... Et pourtant.. malheureusement... nous avons raison.

Le Père Baud, aumônier général, grand ami et compatriote du P. Mainier, est pour nous d'une gentillesse et d'un dévouement inégalables. Il nous aide et nous dépanne, sur tous les plans. Sa voiture et son chauffeur sont à notre disposition. Deux jours après notre arrivée, nous sommes convoqués à la Commission médicale militaire. Mgr et la Soeur sont à nouveau hospitalisés. Le P. Mainier et moi-même nous sommes classés "*pas en trop mauvais état*". J'ai un début de bérubéri et un scorbut très avancé ; traitement : vitamines à hautes doses, piqûres et soins dentaires... et surtout repos absolu et nourriture variée. Au bout d'une dizaine de Jours, le P. Mainier, ne se plaisant pas du tout à Saïgon et ayant obtenu "le feu vert" des médecins, décide de rentrer au Laos. Pour ma part, faisant confiance aux médecins, j'attends la fin des soins. Le Bureau social de l'armée me convoque un matin et me demande de prévoir avec le médecin la date à partir de laquelle je pourrai être inscrit sur une liste de départ pour la France, Je n'avais jamais envisagé cette éventualité. Mgr me dit alors de consulter le Supérieur régional des MEP ; celui-ci, craignant sans doute de me voir partir pour la France sans espoir de retour, me fait valoir que je ne suis pas gravement malade et qu'à son avis un retour en France ne s'impose pas. « *Restez à Saïgon le temps nécessaire au rétablissement complet de votre santé...etc.* » J'en avertis l'assistante sociale qui, stupéfaite, ne sait que dire. Vers le 15 novembre, je décide de rentrer au Laos où je n'ai passé que trois petites années et je débarque à Paksé, point de départ de notre grande "promenade".

---

## En guise de conclusion : que sommes-nous devenus ?

**Mgr Arnaud.** Dès son retour au Laos, en décembre, malgré un état de santé déplorable Monseigneur Arnaud a repris la direction de la Mission. Bientôt, en 1955, il doit rentrer en France se reposer longuement. Revenu au Laos, Mgr. Arnaud, jusque là simplement préfet apostolique, est nommé évêque et reçoit l'ordination épiscopale le 24 juin 1958. Pendant quelques années, la situation est assez calme et notre Mission prend un nouvel essor. Mais l'insécurité ne tarde pas à revenir. En 1960-61, plusieurs Pères sont tués par les Viets communistes. En 1967 : la Mission est divisée et Mgr Arnaud a la joie de sacrer Mgr Urkia, premier Vicaire apostolique de la nouvelle Mission de Paksé ; Mgr Arnaud gardant le Nord de la Mission. Il démissionne de sa charge en 1971 ; sa santé lui donne vraiment trop de soucis. Après avoir sacré son successeur, Mgr Bach, il se retire dans une petite chrétienté en pleine brousse. Il y meurt le 11 septembre 1972, à la suite d'un accident très banal. Selon son désir, il est enterré parmi ses chrétiens de Dong Mak Ba.

**P. Mainier.** Sitôt revenu, le Père a repris son poste d'aumônier des Soeurs laotiennes, Amantes de la Croix, à Kiengvang où nous nous retrouvons pendant quelques mois. Il se dépense sans compter. En 1958, épuisé, il rentre en France se reposer. Il profite de ce repos forcé pour mettre au point et faire approuver par Rome la Règle et les nouveaux Statuts des Soeurs dont il a la charge. Peu de mois après son retour au Laos, il laisse à un plus jeune sa fonction trop lourde d'aumônier des Soeurs. Il repart lui aussi, tout comme un jeune, dans un tout petit poste de brousse chez les Khas. Très dur pour lui-même, il y vit très pauvrement comme ses chrétiens. C'est là que le 4 février 1969, au matin, on le trouve mort sur sa natte. Il précède de peu la Soeur Jeanne-Antide.

**Soeur Jeanne-Antide.** Nous nous sommes toujours demandé par quel miracle de volonté la Soeur avait pu arriver au terme de notre longue marche. Malade, seule femme parmi des hommes pendant 8 mois, elle ne se plaignait jamais ; au contraire, quelle charité ! quelle délicatesse ! Après un repos en France, trop court sans doute, la voilà de nouveau au Laos où, provinciale des Soeurs de la Charité, elle est partout à la fois, veillant au recrutement des Soeurs du pays, à leur formation, s'occupant de multiples constructions, mais toujours aussi rigide pour elle-même. Le 27 mars 1969, peu de temps après la mort du P. Mainier (c'est elle qui représente notre "groupe" aux obsèques), une hémorragie due à un ulcère à l'estomac la force à rentrer en France. Soignée à Bonneville (Savoie), elle y meurt, épuisée par un cancer, le 5 janvier 1970.

**P. Cozien.** Pour ma part, après quelques heures de vol depuis Saïgon, je me retrouve à Paksé (Laos), un peu "perdu", L'accueil des confrères et des chrétiens est formidable. Je rejoins Thakhek sans tarder. Voyant mon état de santé, Mgr me nomme "vicaire provisoire" du vieux Père Lacombe, curé de la grande paroisse de Xiengvang. « Là vous pourrez vous reposer et vous remettre et puis...les Soeurs y font une très bonne cuisine ! » J'y retrouve le P. Mainier, qui est l'aumônier de ces Soeurs. Mon curé est très chic ; il n'a qu'un seul défaut ; il est très matinal : tous les matins, peu après 5h, il me réveille pour que je puisse assurer la Messe de 6 heures... Peu à peu la santé se remet et cet apostolat auprès des nombreux jeunes me redonne le moral. Avril 1955 : Mgr me demande de prendre en charge les deux chrétientés de Dondone et Kok-Hai (au Nord de Thakhek). Curé d'une île en plein milieu du Mékhong, alors que j'ai très peur de l'eau... Dondone est la première chrétienté du Laos. Je m'y plais beaucoup ; j'ai hérité d'une église toute neuve bâtie par le P. Ouvrard.

Juin 1956, Mgr me convoque à l'évêché et me demande de quitter mes paroisses pour aller comme professeur au petit séminaire interdiocésain de Paksane. J'y passerai huit années, seul MEP parmi les Pères Oblats.

1959 : je dois rentrer en France, la santé ne va plus du tout. Un an en famille, cela fait du bien. Avril 60 : je repars au Laos et à Paksane.

Décembre 63-début 64 : la santé s'est de nouveau détériorée. Mon supérieur local, le P. Vignalet, de passage à Vientiane où je suis soigné, m'envoie au repos à Hongkong. Mais c'était plus grave qu'on ne le pensait : triple hernie discale due à une décalcification générale. Je subis deux opérations à la colonne vertébrale.

Octobre 64 : retour en France, où je subis me troisième opération. Me voilà pratiquement invalide. On me donne un petit travail "provisoire" à la rue du Bac. Au bout de 10-11 ans d'efforts et de pas mal de souffrances, j'arrive marcher un peu. Le Laos est fini pour moi, surtout que les communistes viennent d'y prendre le pouvoir. Je suis nommé au Service Information, puis au Secrétariat général. La santé s'est améliorée et je marche presque normalement...

Paris, mai-juin 1982  
R. Cozien

Post-scriptum est clair

ce récit n'était pas destiné à la publication, mais seulement aux familles des Pères. Venant en complément de l'article du P. Mainier, paru dans le "Bulletin des MEP" (février 1955, p.100 et suiv.), il devait aboutir aux Archives des MEP.

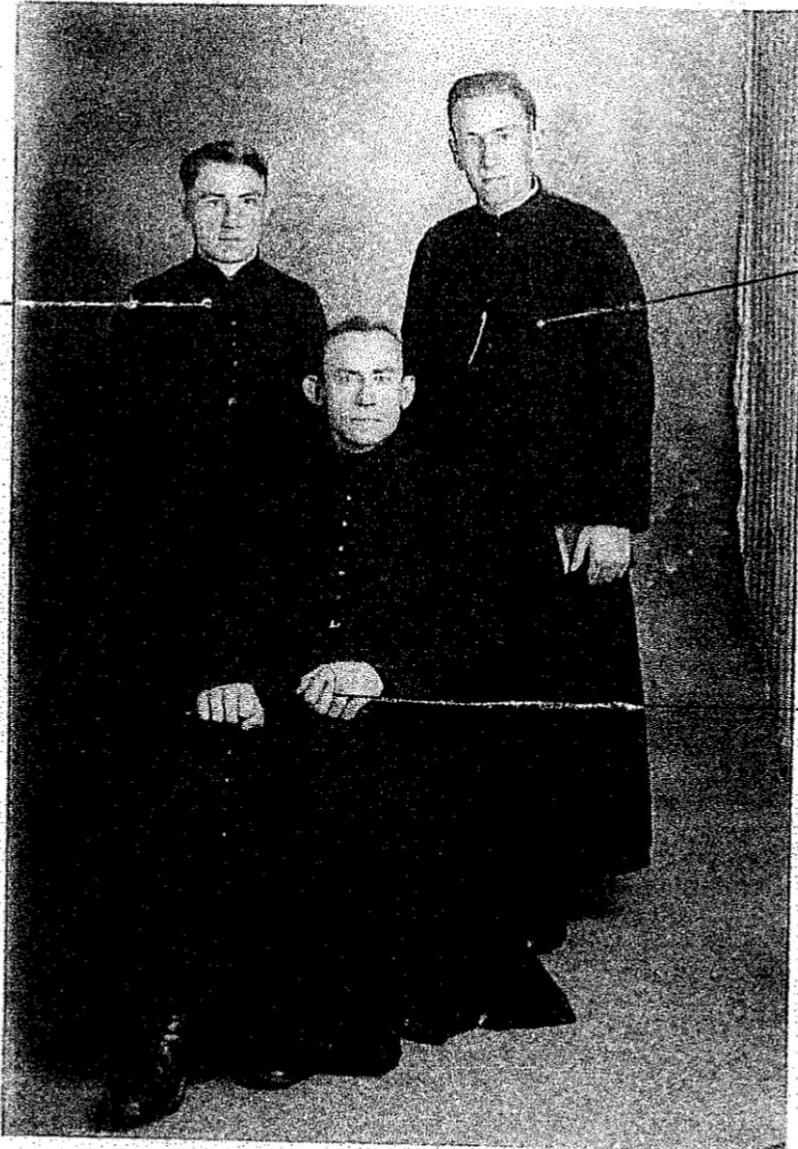
Je terminerai en citant quelques phrases du P. Mainier : "Route mariale" en pays Viet" :

« .... C'est alors que nous avons fait un sévère noviciat de l'humiliation et de l'obéissance, que nous avons appris à recevoir des pierres, de la terre, des crachats..., à accepter les quolibets et les huées d'une foule excitée contre nous... s'attendre à tout et n'être étonné de rien c'est la formule idéale avec les Viets. »

Et il terminait :

« Comme nous devons prier pour ce peuple vietnamien si malheureux !... Merci à tous ceux qui ont prié pour nous. »

Jean-Baptiste MALO  
et deux de ses frères



Prosper

Raymond

Jean-Baptiste

A. Leparoux  
PIERIC  
L. III.